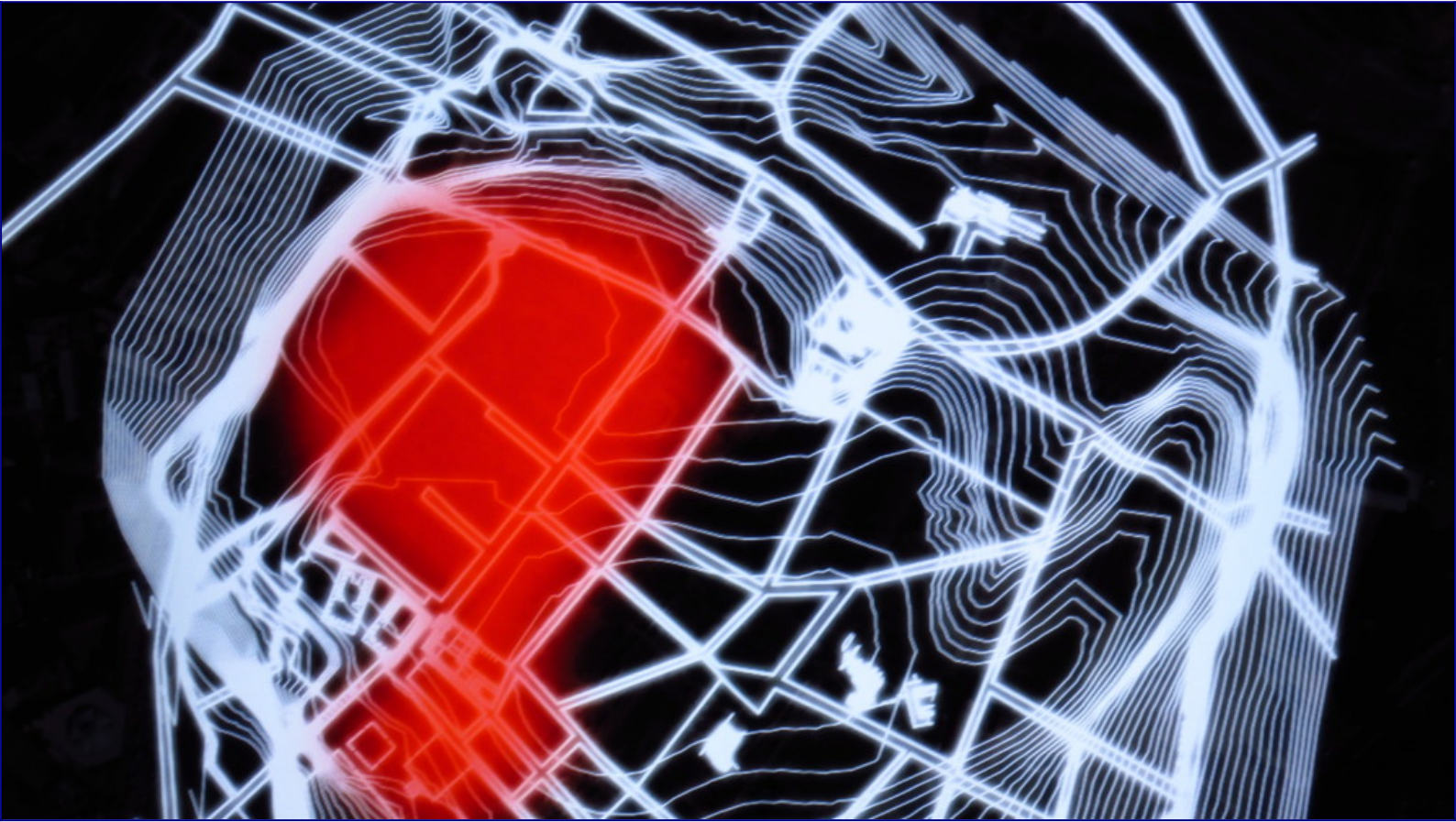


Benoît Vincent



DE PAR LA VILLE DE PAR LE MONDE

*Why is it that your mind is like, a mausoleum at
Night inhabited by empty cases, faces rotting away
Into jack-o-lanterns, lampooned the moon for shining
Did you think you'll live for always
All day I sit and ponder, do your dreams wander
From your head like old men with Alzheimer's ?*

Antipop Consortium

Acte I

Les gens

I.

Ceci est mon corps

Le sexe glisse alors dans la bouche et la main qui le dirige comprime plus fermement encore le sang entre les doigts. L'aube écrase et brouille tous les détails du corps, se son grain, de sa teinte. Seul un œil curieux et attentif pourrait déceler dans cet amas de tissus et de peaux les mouvements qui se dissolvent lentement avec les dernières couches de la nuit.

L'homme — dont la bouche est pleine — la chronique retiendra assurément son nom seul, et lui réservera une place de choix au tableau d'honneur de la postérité.

La bouche qui, précisément à cet instant, va et vient, engobant le sexe dur de l'homme (sans que le visage de celui-ci ne se laisse voir) de sa salive, de sa langue, de ses lèvres et de ses dents, en ce même moment la chronique pourrait l'oublier, l'oubliera sûrement, l'a déjà oubliée.

La chronique prendra plaisir à sélectionner, à dissoudre, à ajourer, à confondre, dans leur acide inexorable, emporte-pièce, eau-forte, comme la scène ici sous le poids de l'aube, les visages, les faits ou les lieux qu'en toute autoritaire souveraineté elle ne juge pas convenable de retenir et transmettre aux générations futures.

Elle ne dira pas comment, le corps brisé par une convulsion à chaque assaut plus précise, le membre de l'homme échappe et ne réchappe pas de la bouche, ni comment cette bouche experte retient et détient la décharge qui arrive, ni

comment le reste du corps de la bouche vient entraver l'autre corps, révolté, lui imposant non seulement son rythme, mais le maîtrisant, non seulement par la bouche affairée autour du membre turgescent, mais encore par un jeu connaisseur des jambes, du thorax, de la poitrine et des bras, une espèce de danse que la bouche mène sur l'ensemble de sa proie, donnant ici de l'isthme, là de l'étendue, ici de l'aisselle ou de l'aîne duveteuse, là du plein ou du rond glabrescent ; comment ce qu'elle prend ici, elle le rend au décuple, au centuple là, donnant, se donnant aussi à l'autre, peu avare de salive, de poil, de sueur et d'humeur faisant briller les courbes, saillir les os, les linéaments.

Là de la forme, là de la matière.

Le peu de lumière levante qui s'insinue par claire-voie désigne un être monstrueux, en pleine lutte contre lui-même dans cette mutation aux mouvements pourtant tranquilles. Car toute cette violence encore mouchetée de pénombre est feutrée et comme lente, l'intensité est au prix de la cérémonie, l'intensité des écarts et fonction de la solennité de la cérémonie, à chaque fois, toutes les fois, ces précipices se mesurent à la fleur plutôt qu'au fusil.

La chronique ne retiendra pas les faits, oui. Ils sont pourtant essentiels, ces lieux, ces gestes, ces visages, aussi capitaux que nécessaires au déroulement futur de l'histoire. Mais légende et chronique ne sont guère généreuses. Ainsi la bouche qui s'attarde en ce moment même sur la pointe la plus chaude et rougie du sexe de l'homme, cette bouche est condamnée à l'anonymat par la chronique et jamais elle ne daignera inférer à cette cause un quelconque effet qui puisse de quelque manière peser sur le cours des événements.

Arithmétique, aussi rythmique que métrique, mécanique, méthodique, le jeu cesse, la danse se casse, les deux corps sont suspendus un instant en un clic, un hiatus de leur liaison avant la dévise. Un instant un souffle l'aube avant la décharge, le membre turgescent déverse sa colère dans la bouche aussi surprise que comprise et cette décharge dans la bouche se communique aussi au corps restant de la bouche, à son tour saisi de tressaillements, maintenus d'un seul doigt bien posé, et l'instant le souffle l'aube dure le temps d'un instant d'un

souffle mais il dure le temps de l'aube qui est un temps qui ne dure pas, qui perdure, qui s'étire, et les corps se déchirent, accablés retombent sur la couche, et les gouttelettes avec elle sur les ventres, les joues, les mains et étoffes pesantes.

Cette bouche, alors qu'enfin elle reçoit, de manière aussi capricieuse que logique, toute la semence du monde, cette bouche n'est pas seulement cette bouche dans laquelle se déverse toute la semence de l'homme, mais elle est une bouche anonyme parmi tant d'autres, elle est toutes les bouches^{1*}, et toutes les bouches ne le font pas souvent, et sans doute la plupart ne le feront jamais de leur vie, mais toutes les bouches peuvent se permettre en retour de parler du gland du Prince, de discourir sur le sperme du Prince, sur le sperme de dieu lui-même, sinon que ne serait-il dieu ? [LDV] — sperme dont quelques gouttes, dit-on, confère l'immortalité, ou encore une descendance de futurs généraux, de notables, de jumeaux facétieux ou d'excellents cavaliers.

LDV

Comme il est beau, notre divin [fils]
Et comme il sent bon
Je parle pour toutes

[lac]

Je voudrais parler pour toutes,
les viles comme les pourpres
grandes et petites.

Il n'a jamais [lac]

Elles, en revanche, jamais n'ont reculé.

Nous toutes témoignerons.

Mais on sait bien, à errer avec des centaines d'autres bouches, d'autres sexes anonymes dans les couloirs de la maison d'or que les immortels sont inconstants, et sujets à des complétions complexes, souvent mélancoliques,

1 Mart. *Ep.* XI 30 : *Os male caudicis et dicis olere poetis / Sed fellatori, Zoile, peius olet.*

* Les abréviations d'auteurs et d'œuvres sont celles traditionnellement utilisées, à quelques aménagements près, et sont listées en annexe.

parfois funestes, et puis qu'en ferait-on, d'une paire de jumeaux prétentieux, quand on peut lécher aujourd'hui les couilles de dieu lui-même comme une crème glacée aromatisée à la véritable pistache de Bronta.

II.

Naissance d'Octave

L'ombre plane, quelque chose crépite dans un recoin sombre de la ville ou de la villa. Dans une rue étroite ou ailleurs, un cubiculum, ou même l'atrium. Une ombre, un souffle, un cliquetis. Comme des osselets heurtés les uns aux autres. Comme des dents qui claquent².

Il y a toujours quelque chose, dans un recoin, qui remue. C'est ça, le pouvoir, cette sourde inquiétude.

L'ombre planait et, dans le même temps, dans le jardin où s'élevaient, majestueux, trois grands arbres, l'enfant jouait. L'enfant a quatre ans, et son père, Caius Octavius Thurinus, vient de mourir, subitement, à Nola. Il ne le sait pas encore, sa mère, Atia Balba Caesonia, est assise sur un lit, dans l'une des chambres de la ■ ville* ou de la ■ villa³, et elle pèse son destin avec un serpent de gaze, ou un chapelet de petits galets, ou des bâtonnets d'encens aux incrustations ocre, on ne voit pas d'ici.

Celui qui deviendra le premier des empereurs de Rome est né Caius Octavius le 23 septembre 63AEC* à Rome et meurt le 19 août 14 sous le nom de Imperator

² *Ut timuerunt ossicles. Ut crepitant dentes* [PsPlaut. *Horribili maribus* XXX].

* Le symbole ■ placé devant un nom de lieu est détaillé et cartographié en annexe dans la *Légende et cartographie des principaux lieux évoqués*.

³ Il ne sait pas encore, à cet instant, évidemment, qu'il mourra lui-même à ■ Nola, 72 ans plus tard, après avoir parachevé une révolution commencée plus tôt dans l'ombre, par l'ombre, et qui changera la face de l'univers. Livie, Livia Drusilla, jouera également un rôle dans cette histoire {⇒LXXII}.

* L'acronyme AEC situé juste après une date signifie *Avant l'Ere Commune* c'est-à-dire avant l'an 0. Après l'an 0 nous utiliserons l'acronyme EC suivant la date.

Caesar Divi Filius Augustus. Petit-neveu de Jules César⁴ il n'a aucune idée de ce qui l'attend, ne peut avoir aucune image du monde qui s'ouvre dans la nouvelle que sa mère est en passe de lui livrer.

C'est un enfant chétif, en proie aux fluxions de poitrine, aux rhumes chroniques ; il est malingre et pâle, et son entourage ne donne pas cher de sa peau ; s'il était né au milieu des miasmes de la plèbe, il n'aurait pas tenu une semaine. Mais le voilà — sa mère s'en étonne — du haut de ses quatre ans, qui se tient debout, qui ne cesse jamais de parler aux choses, enfin quand il est seul, le voilà qui parle aux trois arbres, le peuplier, le blanc, la yeuse, le toujours-vert et le pin, le violacé, la triade qu'il a élue pour le représenter, l'un de l'eau, l'autre de la montagne, le troisième pour la plaine et les sables.

Sa mère le regarde comme s'il racontait des histoires, de petits jouets en bois à peine, des cubes, des cailloux, des rameaux, et c'est comme s'il dessinait, dans le petit atrium pourtant exigü, dont une partie, dégradé par un récent orage formait comme un tumulus rocheux et sableux, soulevé lentement par les racines du pin. C'est comme s'il dessinait une ville.

Sûr que ces arbres sont à l'étroit là-dedans. La mère.

Pour l'enfant Octave, ils sont comme des géants. Il les voit enjamber les hauts murs de travertin, et s'égayer dans l'*ager*, avant de disparaître à jamais. Il les voit saisir le masque de forme étranges, mais plus communes, qu'on voit partout ici ou là, des grands, des adultes à moitié nus, blancs de pierre, avec des tridents, des boucliers, des peaux de bête. Il les voit les agripper comme rien, les soulever et les projeter en l'air comme rien, les écraser comme rien, les pulvériser dans un bruissement de feuilles, un cliquetis de branches, un grondement sourd de tronc chargé de sève... L'enfant.



4 Lui-même né Caius Iulius Caesar IV, puis appelé Imperator Iulius Caesar Divus à sa mort [Svet, *Caes.*, *Aug. passim*].

Atia est la fille de M. Atius Balbus et la sœur de Jules, Julie, lequel faisait partie des vingt commissaires qui devaient répartir les terres de Campagne en vertu de la loi Julia. Mais, rapoprte Suétone, Antoine se moquait d'eux, faisant du grand-père d'Octave un Africain, parfumeur, puis boulanger à Aricie, ce que malheureusement répètera la rumeur sous le stylet de Cassius de Parme⁵.

Deux ans plus tard, Atia se marie en seconde noce à Lucius Marcius Philippus, et Octave est envoyé à Rome, chez sa grand-mère Julia (la sœur de Jules). C'est un moment décisif pour le garçon (qui n'a alors que six ans) parce qu'il va finalement connaître, respirer, et s'imprégner de la Ville. Pendant un temps, sans doute, rien ne se passe. Il est confié au pédagogue Sphaerus⁶, et formé comme n'importe quel jeune homme de l'élite. Cela dure un peu, la vie, tranquillement, dans le faste et l'étude, la rigueur de la famille et de la science, peu d'amis, beaucoup de soucis de santé (poumons, genoux, migraines) [LDV].

LDV

Toute sa vie il toussa
et avec lui nous toutes

Quand il ne toussa plus il vomit.

Nous nous retenions et de cracher et d'exulter (*sputare*
superexaltareque).

Mais il vomit plusieurs fois avant [lac]

Mais il y a Julia. Avant même Jules, Julia élève le garçon, façonne ses manières, flatte son égo, foment, si l'on veut, une personnalité. Julia est une femme forte, puissante, élégante, hautaine, fière. « Elle ne laisse rien passer au jeune homme. Elle n'est guère tendre, mais elle est toujours à ses côtés, même auprès du

5 « Ta farine maternelle, dit-il, prise dans le plus grossier moulin d'Aricie, a été pétrie par les mains du changeur de Nerulum que l'argent avait noircies ». Gaius Cassius Parmensis ; Outre Svet. (*Aug.* IV) Varron rapporte cet unique vers du conjuré : *Nocte intempesta nostra devenit domum*.

6 Qui parle bien le grec, puisqu'il est grec : *Libica*, Alain Lenièvre.

pédagogue, de son frère, de sa fille », croit savoir Agrippa⁷. Auguste, lui, est aussi lucide que pompeux sur le caractère et les intentions de la dame : « Le futur prince n'était pas à la hauteur, sa tutrice Julia a su lui inculquer non seulement les valeurs propres de la distinction, non seulement le goût et le respect de la chose publique, mais elle sut surtout nourrir le vertige qui lui rongeaient le cœur, épaissir son enveloppe corporelle et gonfler son âme dans le respect de la vie et du labeur des hommes⁸ ».

La proximité d'Octave et de Julia est attestée : la présence de la vieille femme compense un peu l'absence de sa mère. Atia, d'ailleurs, ne vit pas très bien ces retrouvailles, les Romains sont superstitieux : quelque génie familial l'éloignerait-il de son giron ?

Car Jules César a des vues sur son petit-neveu. Sans lui quel aurait été le destin d'Octave ? semblable à celui de tas de jeunes branleurs, fils de nouveaux riches, qui frôlent toujours la réussite mais demeurent immanquablement deux doigts trop loin — l'aristocratie ne se laisse certes pas berner par quelques millions de sesterces ou de dollars de plus. Sans lui quel aurait été le destin du monde ? Que serait un pays comme l'Irak aujourd'hui, par exemple, sans la résolution de Jules ?

Celui-ci sait en effet qu'il n'en a plus pour longtemps, et songe sérieusement à transférer son *auctoritas* avant que celle-ci ne s'épuise, ou n'échoie par mégarde au premier centurion venu (et ils sont nombreux à croire non seulement la mériter mais surtout en être digne — c'est là où ils se trompent). S'il pense tout d'abord à Machin, fils de Machin, petit-fils de Machin, il se ravise assez tôt du fait de son caractère emporté et de sa corruption morale, révélée en 40 (nom barré d'un trait double pour la fin des temps). Il n'y a pas d'héritier mâle officiel (en cela conforme aux institutions), plus proche... le jeune Césarion qui deviendra Ptolémée XV n'étant pas évidemment une solution enviable aux yeux du clergé et du spqr : alors, mmm... Octave ?

⁷ Ag., *Vita*, I.6.6 : *Is iuvenis nihil relinquit. Parum teneros adhuc ex parte eiusdem magistri fratris filiae.*

⁸ Aug., *Quart.* 1.2 : *Futurus invalidus princeps ; Iulia tutor excitavit non solum eum insecnavit, valores distinctionis, non solum quantum ad gustum et ad res publicae bonum, ac nutravit vertiginem quod erodavit, describavit corporem ac tumavit animam, vitae vires laborisque reverentiae.*

Mais voilà que Julia, âgée d'à peine 50 ans, meurt et emporte avec elle tout le passé, et la promesse d'une vie douillette (quoique rigoureuse) à l'abri du péristyle.

Fait déterminant (un de ces moments, dans la vie, où tout bascule, alors que tout aurait pu s'étaler à jamais, satinée d'aisance, comme dans la plus médiocre des existences) : à douze ans tout juste, Octave prononce l'éloge funèbre de Julie. On dit qu'il a lui-même choisi de le faire, et de revêtir pour ce faire la toge prétexte, poussé par la dévotion et le chagrin⁹. Des écrits que la tradition plus ou moins attestée a conservés, on est surpris par le froid argumentaire du jeune homme¹⁰.

LDV

Il est culotté, le jeune homme, une fois n'est pas coutume
(*iterum mos nec*)
Il était plutôt cul-nu quand sa mémé l'a grondé
et châtié par ce qu'il aimait plus le peuple que la ville
et plus sa famille que la tradition
et plus les mots que les armes
et les fantoches que les dieux
bouh ! mécréant ! mécréant ! (*sic et hic ! haeriticus !*
haeriticus !)

C'est à cet instant précis (sur le *furore* je crois) que Jules remarque un je ne sais quoi dans son petit-neveu. C'est à ce moment-là que les aléas sont jetés : ce garçon déjà formé, déjà sensible à la république, déjà débordant de pietas, et assez fier d'auctoritas pour affronter ainsi ce public de vieux trognons, malgré sa frêle complexion, peut-être va-t-on pouvoir en tirer quelque chose. En plus ça reste en famille.

Même si elle en est flattée, Atia voit d'un mauvais œil l'intérêt subi du Dictateur-à-vie son oncle pour son petit, car elle sait et sent bien que ce genre de

9 PsQuint. *Puerorum peritia* XII 1 6 : *Pietatum luctuumque*.

10 Aug *Quart* I.6.1 : Et [si] c'est à [moi] qu'il revient d'allumer ce funeste bûcher — non que ce soit de gaieté de cœur — au moins que ce soit en conscience : d'avoir reçu de cette très grande personne l'amour de la tradition, incarné par le sang de ma famille, l'amour du peuple et de la ville, que je voudrais ouvrir encore (lac) et dans la rosée de la mémoire, en pensée comme en acte, par le mot ou le glaive, [la] seconder sans faillir, sans faillir lui rendre grâce, dans la fureur de l'amour (*in furore caritatis*) !

destin finit généralement dans des bains de sang, des conjurations et des damnations post-mortem. Mais elle sait également qu'il est difficile de résister au charme (sinon à la puissance pécuniaire, voire la force brutale) de César, et si elle rechigne encore — il est vrai de moins en moins en public — elle sait bien au fond d'elle que son petit lui a d'ores et déjà échappé, et que les ors et les titres ont déjà ravi le sang de son sang.

III.

La prophétie des grenouilles

La bouche est à présent endormie, et la main qui la secondait repose aussi, inanimée, comme morte, sur la couche en désordre, échevelée.

Le jeune César s'est éclipsé, il est monté au sommet de la petite tour, laquelle surplombe la terrasse de la demeure ; de jour, l'orientation choisie, légèrement modifiée lors de récents travaux, permet de voir, derrière le spectre bleu de la mer, selon le moment ou la saison, selon la lumière ou la forme de l'air (la diffraction née du heurt entre les atomes, blablabla), la cote salernitaine¹¹ : c'est comme deux ou trois îles (deux ou trois serres qui viennent plonger dans la mer, séparés de petits golfes immatures) au large, de sorte qu'être ici, pour le prince, c'est parfois comme s'il voulait ou allait envahir une île pleine de barbares et d'aubépine.

De sorte qu'être ici c'est aussi bien être là-bas.

À dire la vérité, les récents travaux, censés rafraîchir la structure érodée par le sel, avaient aussi (et surtout) pour objet de donner plein est, plein levant. La forme idiote de l'île, comme une espèce de mammifère des eaux lacustres, ne permettant pas une installation sur son côté est directement, et ce côté-ci, la façade nord, permettait seule l'installation de la marina ; pratiquement l'île fait un quadrilatère satisfait. Mais ses rivages sont mirifiques (ou presque), menacés de falaises blanches (Tibère s'en rappellera qui y installera sa demeure personnelle non que le siège de l'Empire, la villa jovis {⇒IV}).

11 Strab. XXX 16 : *Paulo supra marem situm*.

Les histoires ressassées par Auguste à propos d'Octave lors du repas résonnent encore dans sa tête (quelle connerie de s'ouvrir comme ça aux premiers inconnus venus). L'empereur se penche depuis le point haut de la tour, et contemple à nouveau l'horizon qui est à présent noir et d'eau et de ciel. Se réfléchit dans une coupe un vin tout aussi noir, flétrissant une idée de lune.



Suétone raconte que sa chambre d'enfant était petite et ressemblait à un garde-manger ; mais que ceux qui y entraient sans révérence étaient saisis d'effroi ; le nouveau propriétaire de la maison voulut ainsi dormir dans cette pièce, mais la première nuit où il y dormit, il fut enlevé par une force implacable et transporté dans la rue où on le retrouva le lendemain, à demi mort. Nicolas Coeffeteau, Jean François de la Harpe et Alexandre Dumas rapportent aussi ces histoires.

ArchéSuétone raconte aussi d'autres prodiges qu'il prélève à Julius Marathus (esclave d'Octave qui écrivit ses mémoires) ou à Asclépias de Mendès (*Sur les choses divines*) : que la foudre était tombée sur les remparts de Vélitres alors que sa mère était enceinte ; un oracle, consulté, prédit qu'un jour un citoyen de la ville accéderait au pouvoir suprême, ce qui engagea les habitants à mener d'incessantes et inutiles guerres contre Rome (qui faillit les conduire à leur perte). Que suite à un prodige (on ne sait pas lequel), les augures prédirent la naissance d'un roi pour Rome, ce qui paraît-il conduisit le spqr à empêcher d'élever les enfants nés dans l'année. Qu'Atia s'était endormie lors d'une cérémonie dans un temple à Apollon, et qu'un serpent était alors entré et aussitôt il sortit ; Atia voulut alors se purifier, « comme si elle quittait les bras de son mari », mais elle eut beau nettoyer et frotter son d'eau savonnée et parfumée, elle ne put jamais effacer l'empreinte que le serpent avait laissée sur son corps, si bien qu'elle n'osa plus se présenter aux bains publics. Que plus tard encore, elle « rêva que ses entrailles s'élevaient vers le ciel et recouvraient

bientôt tout le ciel et la terre ». Qu'Octave avait lui aussi rêvé que le soleil sortait du sein de sa femme.

Octave naquit en octobre et fut assimilé au fils d'Apollon. Le jour de sa naissance était le jour de la délibération du procès de Catilina. Nigidius, un sorcier par ailleurs cité par Saint-Augustin, calcula d'après l'heure de la naissance qu'un « maître venait de naître au monde ». Octavius, dans la Thrace reculée, avait également consulté le dieu Bacchus alors qu'il traversait un bois qui lui était consacré : à peine le vin fut répandu sur l'autel qu'une flamme s'éleva dans le ciel, chose qui ne s'était produite, aux dires des locaux, qu'à Alexandre lui-même, qui avait sacrifié sur le même autel. Il rêva encore de son fils, sous les traits d'Apollon, couronné de lauriers, sur un char tiré par douze chevaux éclatants.

Dans ses mémoires Caius Drusus raconte que la nourrice d'Octave ne le trouva pas dans son berceau et après une longue recherche le vit en haut d'une tour les yeux sur le levant. Enfant, son sommeil était troublé par des grenouilles qui habitaient un marais proche de la demeure : dès qu'il put parler il ordonna aux grenouilles de se taire et elles obéirent à jamais. Un aigle lui vola un jour un morceau de pain qu'il mangeait, s'envola avec jusqu'à disparaître à l'horizon, puis le lui rapporta.

Quintus Catulus a eu deux visions deux nuits de suite. Dans la première, il vit des enfants autour de l'autel de Jupiter Capitolin. « Jupiter en prit un à part et lui mit dans le sein l'étendard de la république ». Dans le second, il vit le même enfant dans les bras du dieu et comme il voulut l'en retirer, le dieu s'y opposa en disant qu'il élevait dans cet enfant le soutien de la république. Il rencontra le jeune Octave le lendemain et fut frappé de la ressemblance avec l'enfant de ses visions.

Cicéron sur le Capitole racontait à ses amis un rêve qu'il avait fait d'un enfant qu'on descendait du ciel par une chaîne d'or et auquel Jupiter donnait un fouet ; soudain il s'écria : « voilà l'enfant de mon rêve ! » C'était Octave qu'il venait de rencontrer pour la première fois.

Même si l'on mord un peu sur un chapitre ultérieur, voici Octave et Agrippa à Apollonie : ils y rencontrent Théogène le mathématicien ; celui-ci prédit à Agrippa un avenir merveilleux, impossible à un seul homme. Craignant que le sien fut inférieur, Octave refuse d'abord de donner le jour et les circonstances de sa naissance au mathématicien, mais sous l'insistance d'Agrippa, il cède : l'astrologue tombe à ses pieds et se met à l'adorer comme un dieu.

Octave publie alors son horoscope et fait frapper une médaille portant l'empreinte du Capricorne, signe sous lequel il était né¹².



Lorsque, revenu dans ses appartements, à nouveau seul, et étendu sur sa couche, Octave rêve aux corps de conquêtes possibles, il fomenté des désirs qui l'éclairent. Octave-Auguste déteste la nuit. Octave, Auguste, sait que les grands chefs d'état ne dorment jamais. Octavien-César, comme le dieu qu'il peine à devenir (il n'est pas facile de monter dans cette barque, il n'est pas facile, littéralement, de tenir l'assiette), n'aime pas s'abrutir dans le sommeil, devenir la roche inerte qui s'est vidée de son sang, de son flux vital. Octavien, César n'aime pas perdre le contrôle.

Il entend les grenouilles d'autrefois : elles lui intiment de parler. Elles s'élèvent, gigantesques, dans les ombres du recoin de sa couche, et d'une voix infernale (quoique ne proférant aucun son) lui offrent le marais en hommage, avec toutes les terres autour, qui forment un globe presque parfait, perdu dans un éther sans attache. Ces visions l'atterrent autant qu'elles le foudroient.

Dans ces heures sombres qu'il n'aime pas traverser seul, Octave-Auguste pressent déjà les emmerdements d'être *primus inter pares*.

12 Tout ceci : Svet. *Aug. passim*.

LDV

Les moins que rien (*nihil minores*)
qui n'ont pas de destin (*praeter fata*)
pas d'occupations sérieuses
ni futiles (*nec otium nec negotium*)

Ceux qui n'ont pas de dents
pas de lait ni de vin
pas d'histoire ni de lignée (*gentis*)

Toutes les bouches, soit
sans queue, sans pain, sans cri, sans loi
toutes

IV.

De pierre est sa beauté

L'île de Capri, Octave l'a découverte plus profondément (si on ose dire) après la victoire d'Actium, en 29AEC. On dit, et Strabon le rapporte, que l'île formait jadis un tout avec la péninsule, ce qui attesté semble-t-il aujourd'hui par l'archéogéologie. Auguste, frappé par sa beauté, s'approprie l'ensemble de l'île, et l'échange même contre l'île d'Ischia (Aenaria) aux Napolitains¹³.

Il fit construire non loin de la marina une villa de taille raisonnable, mais hyper fonctionnelle, avec citernes, thermes et pisciculture. Le Palais littoral est une interface ingénieuse entre les ressources de la mer et celles de la terre, elle est comme un nœud entre les deux espaces, et tire profit de leurs caractères respectifs ; on voit très bien les innovations de Frank Lloyd Wright, ou bien les maisons modernistes des films de James Bond, ou encore l'architecture postmoderne de Franquin.

Or, durant les travaux, furent mis à jour plusieurs ossements fossiles de « os géants et des armes de héros » : *gigantum ossa et arma heroum*¹⁴.

Cette villa, à laquelle il reviendra pendant plus de quarante ans, a complètement disparu aujourd'hui, à peine discernable par endroit, divisée en nombreux lots privés, parfois construits, souvent abandonnés ou enfrichés, mais nous savons de source sûre qu'il a aimé aimer cette île, cette île belle de pierres (Neruda), qui « ne produit rien d'utile » (Dion)

13 Strab. XXX.

14 Svet. Aug.

Nous avons accès au *palatium* seulement par quelques esquisses disséminées par les siècles : Fabio Giordano (1571), Jean-Jacques Bouchard (1632), le Marquis de Sade (1776), qui parle de « porticelles », pour une série d'arcades déjà devinables sur les dessins des deux précédents, Norbert Hadrawa (1799), Domenico Romanelli (1814). En effet, le site a non seulement subi les affres du temps, et ceux des différents pillages successifs, mais aussi celles des différents combats qui se sont succédés dans la région : les dégâts causés par Barberousse au XVI^e, par les Autrichiens et les Français au XVIII^e, et plus tard par les Anglais et les Américains au XX^e...

Les mots de Suétone, *immanium beluarum ferarumque membra praegrandia*, font référence à un passé auquel il tente de donner un éclairage à la fois mythique et historique, inscrivant l'histoire humaine dans un passé légendaire, épique (*gigantum ossa*), tout en tenant présente l'idée d'une articulation de civilisations successives (*arma heroum*¹⁵) La philologie de ces quatre mots / *gigantum ossa* / *arma heroum* / est fascinante, entre ceux qui placent le musée sur le Palatin, et ceux qui voient en Auguste un précurseur de la paléontologie.

Reste la collection d'Auguste. Celui-ci décida d'exposer dans les jardins de la nouvelle villa les restes qu'il avait collationnés ici (et ailleurs, d'ailleurs, il aimait assembler ainsi des cabinets de curiosités qui allient les sciences aux mythes : ainsi, dans les jardins de Salluste, avait-il fait enterrer, toujours selon Suétone (qu'aurait dit Salluste ?) les corps de deux géants, Pusio & Secundilla¹⁶. Après Actium, en outre, il avait pillé le trésor du temple d'Athéna Aléa à Tégée qui contenait les défenses du sanglier de Calydon¹⁷, et les avait présentées dans son forum, qu'il inaugurerait en 2EC (le ■ forum Auguste {⇒interlude 2}).

On se prend à imaginer les éléments de la collection rassemblée (sans doute sur son temps libre : la nuit ?) par le futur Auguste. Un affranchi de l'empereur Hadrien, historien et probablement son attaché principal, Phlégon de Tralles, dans son *Opuscula de rebus mirabilibus et de longaevis*, ou plus justement le

15 En cela il est d'ailleurs plus proche de Lucrèce ou Diodore de Sicile, contre Ovide, Properce et Tibulle.

16 Plin.Cec. *Hist. natur.* VII 16.

17 Paus. *Pér.* VIII 46 ; Ovide les compare à des défenses d'éléphants (Ov. *Mét.* VIII 279).

Περὶ μακρόβιων καὶ θαυμασίων, dresse l'inventaire des prodiges naturels et des phénomènes extraordinaires relevés durant le Principat en s'appuyant notamment sur les collections impériales, débutées à Capri par Octave, puis développées dans le palais palatin¹⁸ (encore une autre maison, encore une autre histoire : les maisons sont des histoires {⇒Interlude 1}), parmi lesquels divers fantômes, ou corps morts marchant, diverses aberrations tératologiques, siamois, androgynes, centaures, sirènes, etc.

On suit volontiers Phlégon errer, une chandelle à la main, dans le capharnaüm de la ■ Bibliothèque palatine : depuis la disparition d'Hygin, mille années auparavant, le classement a quelque peu laissé à désirer, on peut s'en douter. Les silex polis côtoient les tablettes de cires, les crânes humains les coquilles de mollusques marins, les verrines emplies de liquide foetal ont rongé les chairs qu'elles étaient censées défendre des agressions bactériennes, les cadavres des espèces éteintes revenues d'entre les morts s'empilent malaisément sur les fables de Corinthe, les comptes et les tabulaires, le fichier des lecteurs, se mélangent aux planches d'herbiers qui n'ont de végétal que les noms distraitement enluminés ou les champignons qui les enrobent de leur velours poignant, les meubles impériaux richement décorés sont remisés à même les étagères et secrétaires utilitaires mais sans grâce, il n'y a pas jusqu'aux grouillots qui se vautrent dans le raisin et la paperasse sur les tapisseries d'orient brodées de fil d'or, des lares et des pénates continuellement saouls fornicquent ici, ou conchient là, et peut-être le saint graal lui-même sert-il d'abreuvoir à une louve d'airain qui a abandonné l'idée de retrouver ses petits, et qui la défend contre des armadas de cloportes et de glomérus gros comme des poings, de poissons d'argent du dévonien.



18 On s'étonne d'ailleurs que plusieurs protohistoriens ou protoarchéologues aient décidé de mettre la collection caprienne effectivement sur le mont Palatin : « Suétone rapporte que l'Empereur, plus soucieux de curiosités que d'œuvres d'art, avait fait réunir dans sa bibliothèque du Palatin quantité de gemmes, de silex polis et même d'ossements gigantesques d'animaux d'espèces éteintes que l'on croyait être les restes des géants et les armes des héros », Rhône 1867.

Hygin, esclave érudit de César et traîné à Rome par celui-ci, fut l'élève d'Alexandre Polyhistor (tout un programme) ; également affranchi par Octave, celui-ci lui confia la charge de la bibliothèque palatine ; il devisait volontiers avec Ovide et commentait, la nuit, les écrits de Virgile {⇒XXVI} ; il procéda à l'organisation de la bibliothèque, en proposant un classement original dont certains ingénieurs-techniciens d'Amazon se réclament encore de nos jours, où l'aspect pratique prime sur l'idée — quelque peu snob — de l'ordination logique par format ou par thème, ou pis : par lettres ou par chiffres. C'est lui qui fut entre autre responsable de l' « inventaire de Capri » [Souda, entrée *Collection συλλογή*, mais aussi *Bibliothèque βιβλιοθήκη*]. Celui-ci est perdu, sauf à se référer à quelques annotations farfelues d'Hésichius de Milet ou de Georges le Moine¹⁹.

On voit Octave, suivi d'un esclave ou deux, entrer avec fracas dans le cubicule où Hygin consigne et corrige ; ça sent la colle et la cire, mais aussi le moisi et l'humide, mais encore le lait caillé ou l'huile refrite. Hygin lève à peine les yeux de sa tâche, mais lorsqu'il entend le raclement de gorge du prince, il s'ébroue, renverse l'encre de Chine (ou à peu près), la collection de stylets (celui en ivoire lui a été offert par Ovide, qui a eu cette attention d'y graver leurs initiales²⁰, et plusieurs objets de verre mal identifiés, et vient baiser les pieds d'Octave. « Allons allons, fais tes bagages, mon bon Caius, nous partons à Capri après le repas. »

À Capri, Hygin a collationné les récits des paysans, quelques mythes étranges, quelques chansons mal assorties, il a cueilli des plantes et ramassés des

19 Pour le premier : « Le nouveau roi fit aménager dans son palais sur le mont Palatin un vaste espace (*ευρύ χώρος*) qui devait servir, aux dires de certains, à révéler au visiteur l'immensité de l'empire et la variété de ses paysages, de ses peuples, de ses dieux, de ses plantes et animaux, de ses outils et de ses produits [de l'agriculture] de son architecture, de ses costumes, de ses coutumes, de son droit, de ses langues, et de ses arts » (*Ιστορία Ρωμαϊκή τε καί Παντοδαπή* V 121) ; et pour le second : « On dit que cette salle était comme un musée de toutes les choses que pouvaient contenir l'Empire, avec le détail (*δείγμα*) même de la ville, avec le palais de l'Empereur et la bibliothèque du mont Palatin, et cette salle elle-même en son centre » (*Chronikon syntomon ek diaphoron chronographon te kai exegeton syllegen kai syntethen upo Georgiou monachou tou epiklen Hamartolou* XX 121). Certains prétendent (Clément d'Illyrie ou Arnolphe le Sage) que la carte dont parle Agrippa dans ses mémoires [Ag. *Vita* IX 99] était en fait une expression imagée pour un grand trésor secret de l'empereur où se seraient trouvées toutes les merveilles qu'il récolta lui-même ou fit venir de toutes les régions de l'empire.

20 [AD-CJH-EX-PON]. L'objet sera plus tard retrouvé par Phlégon par hasard, dans un tiroir de plumes d'Ourobouros.

coquilles d'escargots, puis, quand le moment fut venu, il alla cataloguer le musée en plein air d'Octave, un avant goût de ce qui deviendra l'art de la lande.

LDV
CATALOGUE DES PIECES DU JARDIN DES
MERVEILLES RASSEMBLEES PAR CESAR
(*Caesaris fragmentae inventarium partes mirabiliae paradisi*)

I ossa gigantum
II arma heroum
III tabula terebinthina et crystallinis tesserais, notavique rem
omnium delicatissimam
...
CXCVIII specula de aqua foetus repleti
CXCIX rotundum per vermem antice torcularia politos
testudo similis farciretur linteolis et candent sine scabere,
sulcum nec rimam ullam vestigia calcis
CC, etc.

Le cabinet de curiosité d'un futur empereur, l'être le plus puissant de l'univers, qu'est-ce que cela peut être ? Comment peut-il le satisfaire ? Quelle pièce peut-elle être assez originale, unique, précieuse, pour intégrer la série des pièces remarquables, vases ming, poils d'ours, escarboucle mélusinienne, mélancholie, vanité, ruban de son montagnard, favoris de Cléopâtre ?

Toujours est-il que de retour à Rome, sur le ■ Palatin, à l'emplacement de l'ancienne maison de Gradus Helchior Garbata, un ancien sénateur opposé à Marius, non loin de sa ■ maison de naissance mais aussi et surtout à deux pas de l'emplacement supposé du ■ premier foyer fondé par Romulus {⇒interlude 1}, Octave-Octavien, à deux doigts de devenir Auguste (en 27AEC), voit la fin des travaux de la bibliothèque d'Apollon, seconde bibliothèque de Rome, après celle réalisée par Caius Asinius Pollio, l'*Atrium Libertatis*, consul en 40AEC, tâche que Jules César lui-même avait confié à Varron²¹.

La nouvelle bibliothèque, gérée par Hygin, alors septuagénaire, n'était pas empreinte de majesté seulement par son *ubication*, au cœur du nouveau centre

21 À ce titre il eut son portrait affiché dans le nouveau bâtiment : Plin.Sec. 7 115.

politique dédié à Apollon par Apollon²², ou par son architecture, austère au-dehors, mais richement décorée et ornée à l'intérieur : Auguste, à la fin de sa vie, avait en outre pris l'habitude de convoquer là le Sénat (et ainsi ferait également Hadrien, de passage à Rome depuis Capri²³ {⇒V}). Au fil des ans, ainsi, peu à peu, un glissement s'était fait qui concentrait dans la maison d'Auguste le lieu du pouvoir mais aussi le lieu du savoir.

Le jardin des merveilles, sujet aux intempéries, se dégradait. Des pillages se succédèrent. Les armes des héros et les ossements des bêtes fantastiques, retourneraient ainsi à l'anonymat et à l'infamie. Tibère choisit une autre position sur l'île, et qui sait si la villa d'Auguste ne devint pas en quelques années une ruine élégante, un tas de pierre venu s'ajouter aux pierres qui font de l'île sa beauté.

22 Une statue d'Apollon y avait été placée, mais le visage du dieu avait pris l'apparence de celui d'Octave :
Scolie d'Hor *Let.* I 3 17, Servio *Buc.* 4 10.

23 Svet. *Aug* 29 3 ; Tac. *Ann.* 2 37.

V.

L'empereur qui manque à l'appel

Cesautica-claunegalo-vivestido, dit-on... *Netrajhadan-marcospepca*, ajoute-t-on.

Connais-tu tous tes empereurs romains, ô lecteur ? Tu verras vite qu'il en manque toujours un. Ce court texte propose quelques rappels historiques utiles à la suite de l'histoire.

Auguste, Octave, puis Octavien nommé *auguste* par le spqr, est ainsi le premier (pas tout à fait le premier, d'après Suétone, qui lui, parlant de César, commence par Jules) des empereurs. C'est lui qui crée la charge et c'est effectivement lui qui changera pour toujours le cours de l'histoire du monde, de manière encore plus décisive qu'Alexandre le Grand roi de Macédoine {⇒VII}.

Le monde moderne repose sur les bases qu'il a lui-même imaginées et façonnées, encore plus que sur les bases de la République qui le précédait. La mainmise subséquente de L'Église catholique (romaine) d'une part, et le développement remarquable et fulgurant des États-Unis d'Amérique, bien plus tard, en sont d'évidentes conséquences. Son règne, de 27AEC à 14EC est l'un des plus longs de l'Antiquité, et il a peu à envier, à ce niveau-là, aux monarques totipotents successifs (Louis XIV en tête), surtout en ces temps reculés. Il est le premier des empereurs romains, et celui qui a eu le plus long règne.

L'Empire romain proprement dit naît donc en 27AEC avec Auguste, et se poursuit sans interruption jusqu'en 395EC et Théodose 1er. On distingue trois périodes dans cette première ère, le Principat (jusqu'en 235EC et Sévère

Alexandre), la Crise du II^e siècle (de 235 à 284EC), et le Dominat (jusqu'à Théodose 1er). Le Dominat s'oppose au Principat en ce que le peuple n'a plus d'apparente forme de représentation démocratique (spqr) mais est considéré comme soumis au monarque, lequel devient directement fils de Jupiter (c'est en somme la monarchie de droit divin qui s'institutionnalise). Dioclétien en est le premier représentant, même s'il instaure la tétrarchie, un règne séparé entre Occident et Orient (confié à Maximien sur lequel toutefois il conserve la suprématie) ; son règne est marqué par le début de la grande persécution des Chrétiens en 303EC, mais l'avènement des Constantinien fera basculer l'empire dans le catholicisme, avec Constantin, puis Théodose.

En 395, il est divisé en deux entités, l'une, occidentale, qui perdure jusqu'en 476 et Romulus Augustule (dernier empereur romain d'Occident), l'autre, orientale, qui se poursuivra jusqu'à Constantin XI en 1453 (avec une courte période de division entre Alexis V et Michel VIII et la 'parenthèse' de la division de l'Empire {⇒XX, XX}).

On compte 164 empereurs romains, dont 58 approuvés par le spqr, 39 usurpateurs légitimés a posteriori et 54 usurpateurs illégitimes.



La liste telle qu'on la trouve dans les encyclopédies banales :

Principat (27AEC. – 235EC)

Auguste · Tibère · Caligula · Claude · Néron · Galba · Othon · Vitellius ·
Vespasien · Titus · Domitien · Nerva · Trajan · Hadrien · Antonin · Marc Aurèle
(avec Lucius Verus) · Commode · Pertinax · Didius Julianus · Septime Sévère ·
Caracalla · Geta · Macrin (avec Diaduménien) · Héliogabale · Sévère Alexandre

Crise du troisième siècle (235-284)

Maximin le Thrace · Gordien Ier et Gordien II · Maxime Pupien et Balbin · Gordien III · Philippe l'Arabe · Dèce (avec Herennius Etruscus) · Trébonien Galle (avec Hostilien puis Volusien) · Émilien · Valérien · Gallien (avec Salonin) · Claude le Gothique · Quintillus · Aurélien · Tacite · Florian · Probus · Carus · Carin · Numérien

Dominat (284-395)

Dioclétien · Maximien · Constance Chlore · Galère · Sévère · Maxence · Maximin Daïa · Licinius (avec Valerius Valens et Martinien) · Constantin Ier · Constantin II · Constant Ier · Constance II (avec Vétranion) · Julien · Jovien · Valentinien Ier · Valens · Gratien · Valentinien II · Théodose Ier

Empire d'Occident (395-476)

Honorius (avec Constance III) · Valentinien III · Pétrone Maxime · Eparchus Avitus · Majorien · Libius Severus · Anthémios · Olybrius · Glycérius · Julius Nepos · Romulus Augustule

Empire d'Orient (395-1204)

Arcadius · Théodose II · Marcien · Léon Ier · Léon II · Zénon · Basiliscus · Anastase Ier · Justin Ier · Justinien Ier · Justin II · Tibère II Constantin · Maurice · Phocas · Héraclius · Constantin III · Héraclonas · Constant II · Constantin IV · Justinien II · Léonce · Tibère III · Philippicos · Anastase II · Théodose III · Léon III · Constantin V · Artabasde · Léon IV · Constantin VI · Irène · Nicéphore Ier · Staurakios · Michel Ier · Léon V · Michel II · Théophile · Michel III · Basile Ier · Léon VI · Alexandre · Constantin VII · Romain Ier · Romain II · Nicéphore II · Jean Ier · Basile II et Constantin VIII · Zoé avec Romain III puis Michel IV puis Michel V puis Constantin IX · Théodora · Michel VI · Isaac Ier · Constantin X · Romain IV · Michel VII · Nicéphore III · Alexis Ier · Jean II · Manuel Ier · Alexis II · Andronic Ier · Isaac II · Alexis III · Alexis IV · Nicolas Kanabos · Alexis V

Empire d'Orient divisé (1204-1261)

Empire de Nicée Constantin Lascaris · Théodore Ier · Jean III · Théodore II · Jean IV

Empire latin Baudouin Ier · Henri Ier · Pierre de Courtenay · Robert de Courtenay · Jean de Brienne · Baudouin II

Empire d'Orient restauré (1261-1453)

Michel VIII · Andronic II · Michel IX · Andronic III · Jean V · Jean VI · Mathieu Cantacuzène · Andronic IV · Jean VII · Manuel II · Andronic V · Jean VIII · Constantin XI

+

À noter que certains généraux barbares, s'emparant du monde méditerranéen, ont conservé souvent le titre d'Empereur voire d'Empereur des Romains, tels Arigis II de Bénévent, Charles Ier dit le Magne, Roger II de Sicile, puis via le Saint-Empire Romain Germanique et Othon Ier, Frédéric I dit Barberousse, Frédéric II, etc.

+

On observe également les lieux de naissance des empereurs :

Claude est le premier venu d'ailleurs, de Lugdunum (Gaule) (Lyon, France) ; jusqu'à lui, et après on vient de Rome, d'Antium (Anzio, RM) de Lanuvium (Lanuvio, RM), plus souvent encore du Latium : Ferentinum (FR), Terracina (LT), Reatum (Rieti RI), Narni (TN).

Ensuite Trajan, puis Hadrien, viennent d'Espagne (Italica, Bétique) (Santiponce, Séville). Les Sévère viennent d'Afrique : Septime de Leptis Magna (Al Mourqoub, Lybie), Macrin de Césarée (Cherchel, Algérie), Héliogabale d'Emèse (Homs, Syrie), Sévère Alexandre d'Arka (Akkar, Liban). Après la crise du III^e siècle, on passe volontiers en Thrace, Mésie ou Phrygie (Grèce, Macédoine ou Bulgarie) et après quelques exceptions romaines, gauloises ou africaines, en Pannonie pour le plupart des empereurs illyriens (Sirmium, auj. Sremska en Serbie) et leurs successeurs jusqu'aux Constantinien. Avec les Théodosiens, on revient en Espagne puis à nouveau en Pannonie. Les natifs italiques sont devenus rares.



Pendant ce temps, Auguste, à la fin de son règne, quarante ans après 27AEC donc, doit lui aussi songer à la suite ; et comme son oncle, il n'a pas l'embarras du choix. Lorsque Tibère sera sur le trône en charge de l'empire, on passera souvent du temps à le chercher ; non pas comme un trou dans la liste, une *damnatio memoriae* plus ou moins sénile, puisque de toute manière cette liste débute à peine alors, mais parce que cette charge, lui-même ne l'a jamais réellement désirée {⇒VII} [LDV 6].

Tibère (*Tiberius Cæsar Divi Augusti Filius Augustus*), le numéro deux, l'empereur qui manque à l'appel ? Après s'être volontairement exilé à Rhodes (qu'il avait découverte lors de campagnes militaires), et alors que les héritiers légitimes d'Octave Lucius et Caius César (fils d'Agrippa) montent en grade et popularité, Tibère n'est qu'un simple citoyen cherchant à ne pas faire trop de vagues.

Marié de force à Julia, la sœur d'Auguste (mais la cérémonie n'aura pas lieu, Julia sera confinée avant sur l'île de Ventotene (LT) à cause de ses mœurs jugées trop libres), il reste attaché à sa première femme Vipsania (autre fille d'Agrippa d'un autre mariage). Auguste le force ensuite à adopter Germanicus, le fils de son frère Drusus, et l'adopte finalement quand Lucius et Caius décèdent prématurément (peut-être empoisonnés pas Livie, femme d'Auguste et mère de Tibère {⇒LXIX}).

Auguste, à la fin de sa vie, en 14, l'appelle à ses côtés sur l'île de Capri, et celle-ci lui laisse une durable impression. Alors que les deux hommes rentrent ensemble à Rome, Octave est contraint de rester à Nola et Tibère se dirige vers l'Illyrie. Mais il est rappelé d'urgence car Auguste est désormais mourant ; il mourra à Nola en effet. Ici les auteurs s'embrouillent : ont-ils eu le temps de s'entretenir, la mort d'Auguste a-t-elle été accélérée par Livie, par Tibère lui-même ?

Quoi qu'il en soit, Tibère règnera dans la continuité de son prédécesseur de 14 à 23, tout en devant composer avec Germanicus, général très habile et victorieux, extrêmement populaire auprès du spqr, et qui entre directement en concurrence avec son propre fils, Julius César Drusus. Il l'éloigne donc de Rome et le place sous le contrôle du fidèle Gnaeus Calpurnius Piso (ex coconsul du futur-empereur).

Lorsque Germanicus décède, la popularité de Tibère descend en flèche (on soupçonne Piso de l'avoir empoisonné). Tibère s'est alors éloigné des affaires de l'Urbs et reste durablement à Capri (de 23 à 37EC), laissant le champ libre à Séjean (Lucius Aelius Seianus), pseudo dirigeant, vulgaire préfet du prétoire... qui parvient à se débarrasser de Drusus, et sera donc à son tour supprimé.

Son héritage devient de plus en plus épineux, car s'il a pensé un temps désigner les enfants de Germanicus, ceux-ci disparaissent prématurément ; ne restent finalement que son petit-fils, trop jeune, un autre fils de Germanicus, Caius, le futur Caligula ; le frère de Germanicus, Claude, est exclu car jugé sénile.

Ayant quitté Capri, Tibère lui aussi s'est dirigé vers Rome, mais sa santé l'a contraint à se réfugier à nouveau à Misène, où il meurt finalement peut-être assassiné par Macron (le nouveau préfet, favorable à Caius) ou par Caius lui-même. L'image qu'il laisse, loin de Rome, est déplorable²⁴.

L'héritage d'Auguste avait été affecté. Mais cela n'était rien encore en comparaison avec ce que Caligula, Claude, et enfin Néron, auraient fait de son nom : qu'importe, si l'on excuse du pouvoir l'atavisme familial ; autrement dit : qu'importe le génome, tant que tient le phénomène [LDV].

LDV

Le roi à la mentule basse
le roi à la barbe rasée
le roi à la femme grasse
le roi à la femme prostituée
le roi à la couronne brisée
le roi nain
le roi obèse
le chauve
le rare
le circonspect
le débile
le sénile
le sale

le violent
le répudié
le révolté
le retrouvé
l'éprouvé
le musicien

24 Svet. Tib. 59 :

*Asper et immitis, breuiter uis omnia dicam?
dispeream, si te mater amare potest.
Non es eques; quare? non sunt tibi milia centum;
omnia si quaeras, et Rhodus exilium est.
Aurea mutasti Saturni saecula, Caesar:
incolumi nam te ferrea semper erunt.
Fastidit uinum, quia iam sitit iste cruorem:
tam bibit hunc auide, quam bibit ante merum.
Aspice felicem sibi, non tibi, Romule, Sullam
et Marium, si uis, aspice, sed reducem,
Nec non Antoni ciuilia bella mouentis
non semel infectas aspice caede manus,
Et dic: Roma perit! regnauit sanguine multo,
ad regnum quisquis uenit ab exilio.*



le philosophe
le grec
l'arabe
le noir
le mort

romain non romain
italien non italien

barbare ou des nôtres (*nostrani*)
ô pères &
toi aussi, fils (*te quoque filie, o paterque*)
qui es-tu ? (*quis es ?*)

VI.

Doutes de l'auteur

Octave-devenu-Auguste pense souvent au temps d'Octave pas encore Octavien pas encore Auguste {⇒XIII}... Ces histoires de noms... La Bouche est endormie complètement à présent, elle est même fermée. Elle ne profère plus de noms.

Octave, quand il est adopté officiellement par Jules, c'est-à-dire — encore un fait étonnant — lorsqu'on ouvre, les mains moites, le testament du dictateur dans la maison de Marc Antoine (et au grand dam de celui-ci, puisque Octave reçoit les deux tiers de sa richesse en plus de son hérédité), et alors que le principal intéressé est toujours en Orient avec Agrippa {⇒XIII, XIV, XV}, Octave donc reçoit le surnom d'*Octavianus*, surnom un peu dérisoire qu'il refusera toujours (ce sont d'ailleurs surtout les historiens qui l'emploieront).

Ces noms. Auguste préfère encore les noms qu'il intime à ses « conquêtes » de recevoir, ses conquêtes (comme la Bouche), mimant en cela des titres que le spqr aurait pu ou pourrait lui conférer [LDV 5²⁵].

LDV

Dans ses nuits échevelées, *primusinter pares* aimait de faire appeler par tous les noms [que nous refusons de traduire par pudeur] : *totus puer victus, irrumator quae canis, lupatria majoris maialis, stipes mollis, apollonis divus coelus...*

25 Mais on trouve chez Catulle et Martial des descriptions similaires tout aussi crues : cf. Cat. 16 qui commence par *Pedicabo ego vos et irrumabo...*

Aussi aimait-il appeler en retour ses conquêtes (*occupationes*) *spqr. Spqr ! Spqr ! Suffragium tuus ut mihi dubium est recte atque ordine imperatorem opus meum*, lit-on, par exemple, dans LAV.

LDV

Peuple prends ! Peuples prends !
Ceci est mon corps et mon sang et mon eau et mon venin

Ton vote est mon ordre
et juste il est

Telle, ma tâche

Ton ordre est mon vote
et juste il est

Telle, ma tâche

Un mal pour un bien
Un giton pour une pute
Une fosse pour une autre

Opus meum... sur la terrasse devant la mer, dans la maison de toutes parts cernée des terres, Octave réfléchit en effet à son œuvre. Depuis qu'il est tout jeune homme, il sait, en son for intérieur, qu'il écrira une grande œuvre... mais il ne sait pas encore quelle forme cette œuvre prendra. Les grenouilles lui ont intimé. Un ordre est une promesse. Un ordre est une promesse autant que ne l'est un vote. Avant le jour fatidique — sur lequel nous reviendrons — rédigé entre le 13 septembre 45AEC et [Svét. *Caes.* 83] (qui le relate), où il est écrit que César donne à Octave *un nom*²⁶, Octave a bien suivi quelques étapes du *cursus honorum* classique, mais se voyait plutôt un artiste, poète peut-être, de la trempe de ceux qui aujourd'hui l'assistent, Ovide, ou Virgile, ou un architecte, comme ce Vitruve qui lui dédie des livres (des livres très chiants d'ailleurs, mais il a un beau cul) : son œuvre, si elle existait, aurait à voir avec la transformation des espaces, les agencements dans le monde²⁷. Mais justement pas un artiste

²⁶ *In ima cera Gaium Octavium etiam in familiam nomenque adoptavit* [Svét. *Caes.* 83].

²⁷ Aug. Quart. 55 : *dispositiones in mundo*.

« au service », pas un artiste sur commande, pas un institutionnel ; un genre d'artiste libre, composant en toute liberté comme sur son île son œuvre qui, par ailleurs, se devait d'être totale, englobante. Un homme du monde pour une œuvre mondiale.

Sans doute l'une des raisons de l'élection de cette île, pleine de bouches et de silence dans les bouches. Et d'eau autour des silences, comme les éthers autour du globe apparu en rêve.

L'île est un monde entier, *totus*, complet. Facile à terraquer.

Aussi faudrait-il trouver un titre à souffler à spqr, un titre qui soit digne de cette *vocation*. Parce qu'un nom, après tout, n'est-ce pas aussi un titre, le titre d'une œuvre, d'une œuvre en cours ou d'une œuvre à venir ? Non pas un titre exubérant, un titre plein de morgue ou de solennité compassée, feinte, surannée, mais un bel et bon nom, que la langue recèle sans aucun doute (les bouches portent toutes les langues, et les langues tous les mots possibles).

Sator... artifex... conditor... bof.

Faber... fautor... Mmm...

Quelque nom qui évoque la sève, la jouissance, le sang qui enfle le membre, le plaisir de ce qui vient au monde, comme le printemps ou l'orage ! *Fautor... fabricator... factor... non... Aug... au... mmm... auctor*, oui ! Voilà ! *Auctor ! Auctor !* Spqr, appelle-moi auctor ! Nomme-moi auctor ! Dans ta liberté de conscience et ta liberté de mouvement, nomme-moi auctor, c'est un ordre !

N'était-ce pas auctor, pense-t-il après coup, que répétaient depuis son plus jeune âge, les grenouilles du marais : *auctor ! auctor !*

La bouche se réveille ébahie (si on veut) devant Octave imitant tant bien que mal les coassements pour vérifier si cela donne bien *auctor* ! « Tout va bien mon seigneur ? Vous étouffez-vous ? » Il reste interloqué, et chasse la bouche.

Vite le futur empereur compulse les *volumines* de sa bibliothèque, les classiques, les anthologies, et retrouve ce petit volumen que sa mère lui avait offert pour ses

huit ans, un petit recueil de poésies du passé, et il tombe comme par hasard sur ces vers d'Ennius (Suétone sera bien forcé de le recopier docilement : *sicut etiam Ennius docet scribens*) : *Augusto augurio postquam inclita condita Roma est.*

Augustus... augere. Romulus du reste n'avait-il pas lui-même reçu un *augurium augustum* au moment de la fondation de Rome ? Voilà un projet : refonder la ville. Poser de nouvelles fondations, à la fois ensevelir la mémoire, oblitérer la généalogie, mais gonfler la tradition, se couler comme un métal fondu dans les plus petits interstices de l'institution, racines, en-dedans et, en dehors, porter cette ville, comme des boutons ivres de lumière, vers de nouveaux cieux ! (Ou ivre de pierre : faire de la brique le marbre²⁸ !)

En 28AEC, la bibliothèque du Palatin fut inaugurée (au sens où, ayant une fonction politique précise, elle devait être rendue sacrée par Jupiter²⁹). L'année suivante, le Sénat conférerait à Octave un équivalent des pleins-pouvoirs : non pas, comme ce fut le cas par le passé et jusqu'au II^e siècle AEC avec une mission destinée à s'arrêter dans le temps (Sylla, puis César transgresseront toutefois cette charge exceptionnelle, l'un en étant nommé dictateur sans limite de durée, l'autre dictateur pour un an, puis pour dix années, puis à vie) mais, au terme d'une véritable révolution des institutions³⁰ : dans une Rome épuisée par les guerres civiles, comme Octave a rendu les pouvoirs extraordinaires dont il a dû user dans la guerre contre Antoine et Cléopâtre, démocratiquement, le spqr, en retour, lui confie le titre de consul, une *potestas* supérieure en *auctoritas* (droit de veto dans tout l'Empire, et assujetti à aucun autre veto, l'*imperium* proconsulaire décennal (renové en 19AEC) sur les provinces impériales et leurs revenus (c'est-à-dire les provinces non gérées par le spqr, i.e. non pacifiées, et où reste un général), le titre d'*Augustus*, littéralement « digne de vénération et d'honneur », celui de *Princeps* (premier citoyen) ; en 23AEC il sera également consul à vie et en 12 *pontifex maximus* ; en outre, Octave devenu Auguste de fait se présente maintenant comme *Caesar divi filius* (son père adoptif est divinisé

28 Svet. *Aug.* XXVIII.

29 Encore une histoire d'*augere*/augure...

30 Syme 1939 *passim*.

en Divin Jules, César devient à présent un titre dynastique) : il accepte les symboles honorifiques et quasi religieux de la couronne civique de chêne, accrochée au seuil de la maison, mais il refuse (contrairement à César) les éléments qui rappelleraient trop la royauté : le sceptre, le diadème, la toge pourpre. Spqr, pas susceptible, installe dans la curie un bouclier associant Auguste aux valeurs cardinales de la république : *virtus, pietas, clementia, iustitia*³¹.

Mais à côté de la connotation romaine, urbaine, d'*auguste* (digne de révérence) il y a l'*augere* du passé, avec un sens plus pragmatique et religieux, pratiquement « sacré », surtout dans les provinces orientales.

Revenu vainqueur, on (on = spqr, en la voix de Lucius Munatius Plancus, qui en matière d'urbanisme s'y connaissait puisqu'il avait lui-même délimité à l'araire les limites de la ville nouvelle de Lugdunum³²) propose au nouveau roi au nouveau *décideur* de lui conférer le titre de *Romulus*, en tant que nouveau fondateur de la nouvelle ville de Rome, mais Octavien, malin, refuse. C'est alors qu'on décide de ce nouveau titre (peut-être soufflé par l'intéressé lui-même) :

Augustus potius [vocatus est], non tantum novo sed etiam ampliore cognomine, quod loca quoque religiosa et in quibus augurato quid consecratur augusta dicantur, ab auctu vel ab avium gestu gustuve.

« Il fut surnommé] plutôt Augustus [que Romulus] non seulement parce que ce titre était nouveau mais encore parce qu'il était plus significatif, parce qu'aussi les lieux où certaines choses sont consacrées par les augures sont déclarées augustes, d'après l'expression auctus « le garant ou plénitude de chance » ou de avium gestu ou gustu « par le mouvement » ou « par la nourriture des oiseaux »,

31 On voit ici légèrement détournées les vertus des philosophes, puisqu'on évacue sciemment la prudence et la force... Mais qu'on ne s'y trompe pas : « Le rôle d'empereur romain était d'une ambiguïté à rendre fou [...] Un César devait avoir quatre langages : celui d'un chef dont le pouvoir civil est de type militaire et qui donne des ordres ; celui d'un être supérieur (mais sans être un dieu vivant) vers lequel monte un culte de la personnalité ; celui d'un membre du grand conseil d'Empire, le Sénat, où il n'est que le premier parmi ses pairs, qui n'en tremblent pas moins pour leur tête ; celui du premier magistrat de l'Empire qui communique avec ses citoyens et s'explique devant eux. » (Paul Veyne 2007 24)

32 Et aussi de [Aug.] Raurica, actuelle Bâle.

ainsi que l'indique ce vers d'Ennius : « Après que l'illustre Rome eut été fondée sous d'augustes augures³³. »

Se glisser dans les pannes de l'institution, lui démontrer dévotion et soumission, quel chemin moins scabreux pour activer une révolution ? Ce n'est pas une révolution, c'est une page nouvelle dans un livre ancien, une page blanche, une page à blanchir, une œuvre donc, pour l'histoire, quitte à raturer les pages qui ont précédé...

Comme on l'a vu, Octavien devenu Auguste délaisserait Capri,, le Palais à la mer, et le musée en plein air : c'est dans la bibliothèque que s'ingénieront les nouveaux rouages, faits de signes et de symboles.



Mais un tel livre est-il possible ? Comment embrasser ainsi l'histoire mais aussi les histoires, les figures, mais aussi les visages, comment réussir à écrire quand après tout il est surtout question d'effacer ? Quelle est la singularité de ce nouveau livre ? Quelle pourrait être la langue choisie alors par cette bouche, toujours nouvelle, toujours renouvelée ? Quelle parole pour le fauteur ?

33 Svet. Aug. VII.

VII.

Voyages en Grèce

Une autre aventure doit être relatée, utile à l'articulation de toute l'Histoire.

En 48AEC, en pleine guerre civile, Jules César défait Pompée à la bataille de Pharsale³⁴ ; celui-ci s'enfuit, passe par l'Afrique, l'Asie, Chypre, et arrive à Alexandrie où il pense retrouver le nouveau pharaon, Ptolémée XIII (P13), fils de P12 qu'il avait hébergé et protégé à Rome suite à de longues révoltes populaires en Égypte, et aidé finalement à remettre sur le trône, notamment grâce à l'entremise d'Antoine. Mais P13 veut s'attirer les faveurs du consul Jules et décapite Pompée. La guerre est alors déclarée contre le pharaon, car César règle ses histoires en famille, et lui-même ; il parvient à mettre sur le trône la jeune Cléopâtre VII. C'est un personnage que nous croiserons de nouveau ailleurs {⇒VIII}.

Toujours est-il que c'est lors de ce séjour de 48 que César visite le tombeau d'Alexandre, trônant au cœur de la ville qu'il a lui-même fondée grâce à l'architecte Dinocratès de Rhodes (Vitruve ne manque pas d'anecdotes à ce sujet³⁵). Déjà auparavant, de grandes discussions agitèrent les exégètes pour savoir si oui ou non César s'était rendu sur les ruines de Troie ou plutôt, puisqu'il est probable que non, pour quelle raison Lucain l'a amené là ?

34 C'est à Néron que Lucain dédie son *Pharsales*, dont viennent les informations que nous ne faisons que relayer.

35 Vitr. *Arch.* praef. : comme de se déguiser en Héraklès pour attirer son attention, l'une des méthodes toujours en vigueur aujourd'hui de la part de nos architectes.

Ce qui est en jeu ici ce n'est pas la vérité historique, ce qui est en jeu c'est l'adéquation entre le réel et ses événements d'une part et le récit qui en est fait d'autre part ; non pas du point de vue de la fidélité ou de la véracité donc, mais du point de vue (j'en ai bien peur présent, en filigrane, dès l'origine, c'est-à-dire dès l'embryon de déploiement de l'histoire) de la *vraisemblance*. Vraisemblance d'ailleurs non pas au regard de la science (je dis science car j'ai pensé réel = physique = science) mais de l'herméneutique (le mot que j'emploie pour décrire l'opération : réel < langage > récit). Dit autrement et plus simplement : César, dès l'origine est déjà un personnage (et il le sait). Au-delà des historiens (suivant Hérodote, Diodore, Dion ou Plutarque le savent aussi), la *Guerre des Gaules* en atteste. On pourra me dire que l'époque reculée augmente l'effet distordant, mais je suppose et affirme qu'il en va tout à fait de la même manière à l'heure de la presse, de la radio, de la télévision, d'internet.

Qu'est-ce qu'un média ? Eh bien ce n'est justement pas un immédiat. Il n'y a pas d'*immédia*, et d'ailleurs le mot n'existe pas.



C'est toujours Lucain qui décrit le parcours³⁶. Le lecteur aguerri aura reconnu la plupart des noms liés à la guerre de Troie, mais qui aura reconnu que d'autres, bien que liés à l'*Illiade*, n'y sont jamais nommés, et dépendent de sources postérieures (d'ajouts, de notes, de scolies, de commentaires, de papiers collés,

36 Luc. *Phars.* IX : César gagne la côte de Sigée et ces bords dont la renommée le remplit d'admiration. Il parcourt les rives du Simois et le promontoire de Rhoété, consacré par le tombeau d'un Grec. Il marche à travers ces ombres qui doivent tant au génie des poètes. Il erre autour des ruines fameuses de Troie ; il cherche les traces des murs élevés par Apollon. Quelques buissons stériles, quelques chênes au tronc pourri couvrent les palais d'Assaracus et de leur racine fatiguée pressent les temples des dieux. Troie entière est ensevelie sous des ronces ; ses ruines mêmes ont péri. Il reconnaît le rocher d'Hésione, et la forêt, couche mystérieuse d'Anchise, et l'ancre où siégea le juge des trois déesses, la place où fut enlevé Ganymède, et le mont sur lequel se jouait la crédule Cène. Pas une pierre qui ne rappelle un nom célèbre. Il avait passé, sans s'en apercevoir, un petit ruisseau qui serpentait dans la poussière ; ce ruisseau était le Xanthe. Il portait négligemment ses pas sur un tertre de gazon, un Phrygien lui dit : « Que faites-vous ? vous foulez les mânes d'Hector ! » Il passait près d'un tas de pierres renversées qui n'étaient plus que d'informes débris. « Quoi ! lui dit son guide, vous ne regardez pas l'autel de Jupiter Hercéen ? »

de paperolles, qui sont le fruit de l'herméneute). Et Lucain de s'échauffer : « Ô travail immortel et sacré des poètes ! tu sauves de l'oubli tout ce que tu veux ! c'est par toi que les peuples triomphent de la mort! César, ne porte point envie à la mémoire des héros! car si les Muses du Latium peuvent prétendre à quelque gloire, la race future lira ton nom dans mes vers aussi longtemps que le nom d'Achille dans les vers du chantre de Smyrne. Mon poème ne périra point et ne sera jamais condamné aux ténèbres. »

Dans la suite du récit de César³⁷, à travers lui-même (*i.e.* César, je ne reviens pas sur le changement de nom [$\Rightarrow$ II]), à travers Lucain (*i.e.* à travers lui-même) confirme son ascendant troyen (« Iule » ; ainsi, en passant, Lucain s'assimile à Homère), mais comme ce n'est pas le premier (Alexandre, évidemment, avait déjà tenté le coup), il lui faut trouver mieux, plus fort.

A la fin de cette excursion, il apprend donc que P13 a éliminé son rival ; c'est l'occasion d'une grande preuve de sollicitude (celle dont la colère prend le visage quand elle se veut magnanime), Lucain en profite d'ailleurs pour glisser que personne n'y croit, ce qui revient d'ailleurs, soulignons-le en passant, à resserrer les rangs ethniques contre le pharaon : César se serait senti totalement « satisfait », dit-il, « si par mes travaux, j'avais mérité d'être ton égal, alors, dans une paix sincère j'aurais obtenu de toi de pardonner ma victoire aux dieux, et tu aurais obtenu que Rome me l'eût pardonnée à moi-même. »

Mais le séjour touristique ne s'arrête pas là. Plus tard, César visite l'Égypte, mais avec une idée précise (tu parles si Troie naquit à nouveau!). C'ets le tombeau d'Alexandre qu'il veut voir par-dessus tout et par-dessus de toutes les beautés de cette Tokyo antique³⁸.

37 Dès qu'[il] a rassasié ses yeux du spectacle de la vénérable antiquité, il érige à la hâte un autel de gazon ; et après y avoir allumé la flamme, il verse avec l'encens des vœux qui seront exaucés : « Dieux des cendres de Troie ! ô qui que vous soyez qui habitez parmi ses ruines! et vous, aïeux d'Énée, et mes aïeux, dont les lares sont aujourd'hui révéérés dans Albe et dans Lavinium, et dont le feu apporté de Phrygie brûle encore sur nos autels ! Et toi, Pallas, dont la statue qu'aucun homme ne vit jamais, est conservée à Rome, dans le lieu le plus saint du temple, comme le gage solennel de la durée de notre empire ; un illustre descendant d'Iule fait fumer l'encens sur vos autels et vous invoque sur cette terre, votre antique patrie. Accordez-moi des succès heureux dans le reste de mes travaux : je rétablirai ce royaume et je le rendrai florissant. L'Ausonie reconnaissante relèvera les murs des villes de Phrygie, et Troie, à son tour, fille de Rome, renaîtra de ses débris. » [*id.*]

38 Cependant ni la beauté de ces édifices, ni les richesses qu'ils étalent, ni la majesté du culte qu'on y rend, aux dieux, ni la magnificence et la grandeur de la ville qui les renferme ne touchent l'âme de



Alexandre le Grand est une référence majeure pour le monde romain : son souvenir fait le lien avec la Grèce tant révérée, et l'ambition d'unir Orient et Occident soutient qu'on s'inspire de son œuvre, la conquête. Son œuvre inachevée, toutefois, Alexandre meurt dans son sommeil, à Babylone. Comme il est loin de chez lui, suppose-t-on, on pratique sur lui l'embaumement ; c'est de plus l'occasion de venir rendre hommage au souverain génial sur un temps démesuré. Perdicas, l'un de Diadoques (généraux d'Alexandre qui se partageront son empire), prépare le retour de la dépouille à Aigai, en Macédoine (auj. Vergina, Imathie). Comme finalement il embarque pour la terre de ses ancêtres à bord d'un charriot d'or tiré par cinquante mulets³⁹, Ptolémée (le premier cette fois, P1), qui est également diadoque, intercepte le convoi (semble-t-il comme une attaque, comme cela se produit dans les films américains, avec les trains chargés d'or ou les diligences⁴⁰), et le fait détourner vers Alexandrie, dans un magnifique et imposant tombeau.

Il faut rappeler que, lui-même empereur, Alexandre devient roi d'Égypte par un subterfuge. Ayant mis au pas toute la Grèce, une partie du Moyen Orient et contrôlant toute l'Europe de l'Est jusqu'à l'Indus. Son principal concurrent est l'empire Achéménide, qui se trouve alors en Égypte ; comme il souhaite ravir aux Perses leur dernière façade littorale, il marche sur l'Égypte, et y semble acclamé comme un libérateur (les populations locales luttant contre les Perses), au point qu'il soumet la zone dans combattre ; il est alors proclamé pharaon. Il

César. Un seul objet l'émeut et l'intéresse, c'est le tombeau d'Alexandre. Il descend avec une ardeur impatiente dans son caveau funèbre ; là repose ce brigand heureux, dont le ciel vengeur délivra la terre. Ses restes, qu'il eût fallu disperser dans l'univers, sont recueillis dans le sanctuaire. La fortune épargne jusqu'à ses mânes, et le bonheur de son règne se perpétue même après sa mort. Car si jamais la liberté rentrait dans ses droits sur la terre, ce serait pour être le jouet des peuples qu'on aurait conservé les cendres de leur oppresseur, de celui qui offrit au monde l'exemple funeste de l'univers esclave d'un seul. [*ibid.* X]

39 Diod.

40 Elie XII 64.

adopte les rites égyptiens, et fonde Alexandrie (la ville sera terminée sous Ptolémée II) ; il fait un pèlerinage à l'oasis de Siwa ou l'oracle de Zeus Ammon l'informe qu'il est attesté comme fils du dieu Amon, ancêtre de tous les dieux uniques (si j'ose dire).

Plutarque : « Quelques-uns affirment que le prophète, voulant le saluer en grec d'un terme d'affection, l'avait appelé « mon fils » (παῖδιον / *païdion*), mais que, dans sa prononciation barbare, il achoppa sur la dernière lettre et dit, en substituant au nu (ν) un sigma (ς) : « fils de Zeus » (παῖς Διός / *païs dios*) ; ils ajoutent qu'Alexandre goûta fort ce lapsus et que le bruit se répandit qu'il avait été appelé « fils de Zeus » par le dieu⁴¹. »

Il est ensuite couronné à Memphis dans le temple de Ptah [Pseudo-Calisthène].

C'est le même Pseudo-Calisthène qui raconte le retour du corps dans un coffre de plomb en Alexandrie et son installation dans un temple enterré à la mode macédonienne, le Sôma. Après bien des affres liés aux tremblements de terre, raz-de-marée et révoltes chrétiennes ou païennes, le tombeau et le corps, au IV^e siècle, semblent avoir disparu de la ville et du monde.

Plusieurs épisodes régulièrement évoquent sa redécouverte, par exemple dans la basilique d'Alexandrie [Flavius], à Siwa même où le héros aurait émis le désir d'être enterré, à Venise dans la cathédrale Saint-Marc [Andrew Chugg] suite à l'interversion des reliques du saint et de celles de l'empereur, ou plus récemment à Aigai même (ou non loin), à l'occasion des fouilles d'Amphipolis (auj. de même nom, Serres), où un tombeau découvert en 1960 commence tout juste à délivrer ses secrets.



41 Plut.

Le Sôma⁴² reste toutefois encore visible durant l'Empire romain : Auguste répétera le geste de César, après une autre victoire, tout aussi décisive, celle d'Actium [auj. Arta, Epire] {⇒VIII}. Il est à Alexandrie, et Cléopâtre vient de mourir, s'empoisonnant alors qu'Antoine s'est suicidé, croyant qu'elle l'avait trahi. Le lien favorisé entre Rome et Athènes, qui passe par l'Égypte, s'éteint à tout jamais. La descendance de Marc Antoine et Cléopâtre sera massacrée ou tout du moins, celle qui sera au contraire sauvée par la grâce et clémence d'Octave ne porte plus le sang des Iules.

Il vient un moment où à la lignée se substitue l'oblitération. Auguste représente cela.

Auguste fait ouvrir le tombeau d'Alexandre , afin de lui passer une couronne d'or et le couvrir de fleurs [Svet.]. Il demande qu'on le laisse seul. Que s'est-il passé dans l'ancre du tombeau ? Peut-on imaginer l'esprit aventureux et boitant d'Auguste, en face-à-face avec un modèle qui est aussi un égal et peut-être le croit-il, un parent ? Quelle espèce de danse a-t-il cherché à faire, en prenant dans ses bras la fragile dépouille du Macédonien, quel pas de deux ? A moins qu'il ait cherché à saisir le Sôma comme un objet d'étude scientifique, le dévêtir, regarder dans sa bouche ou s'il a un anus, caresser ses cheveux, décrocher son sexe et ses bourses, ou encore mettre un doigt dans le trou du nez ? On n'en sait rien, on n'en saura jamais rien, mais ce qu'on dit c'est que dans l'opération, dans ce moment de recueillement qui s'est sans doute accompagné de manipulation, Auguste a brisé le nez de la momie [Dio.]. Quelle partie faut-il avaler pour conjurer la rupture du sang alexandrin dans ses propres veines ?

C'est donc là tout ce que les augustes trouveront à faire ? Flavius Josèphe rapporte que Cléopâtre aurait volé les trésors amoncelés dans le tombeau – mais, à la limite, c'est de bonne guerre et, comme dirait César, ça reste en famille. Hélas Caligula lui a déjà pris sa cuirasse (sans qu'on soit certain qu'il soit venu sur place [Svet.]), et Caracalla lui a volé sa tunique, sa ceinture et sa bague, qui semble être le dernier empereur à l'avoir visité avant la perte

42 Ou *Sèma*, selon qu'on insiste sur le corps ou le tombeau.

complète de sa trace, ou du moins le violent tremblement de terre suivi d'un ras de marée « perchant les navires sur les tours » en 395 (Grandazzi).

Auparavant, Hadrien, qui vient en Égypte de perdre, dans de mystérieuses circonstances, son amant Antinoüs, noyé dans le Nil⁴³, a laissé ce poème, sans doute apocryphe [LDV], en réponse peut-être des moqueries des alexandrins sur la petite taille de l'empereur ? Celles-ci furent réprimées dans le sang⁴⁴. Et Théodose, dans un ultime et habile tour de passe-passe, interdit la vénération d'Alexandre⁴⁵, entre-temps évidemment divinisé.

LDV

Antinoüs ô mon Antinoüs
tu ne fouleras plus de ton pied ailé
les champs elysées

Mais puisses-tu
Orphée café au lait
détourner dans les enfers
les eaux du Styx

Et moi je t'irai chercher
et nous resterons enfouis
comme le corps du roi défunt
de Salerne
ou de Rome
croisse de l'humide fossé
le riz des fleuves⁴⁶ !

Moi ton Eurydice !

43 Dio. *Hadr.* 11 ; Aurelius Victor XIV 5-7 ; *Hist. Aug.* XIV 5-7. Accident, meurtre, ou sacrifice propitiatoire ? Le favori, en tout état de cause, est divinisé par les Egyptiens, qui voient en lui un envoyé d'Osiris, les Grecs le reconnaissent comme un avatr d'Hermès et une ville est même fondée sur le Nil, Antinopolis [auj. Mallawi].

44 Hérodiens IV 9:3-8.

45 *Homiliæ de Statuis* ou Hydace de Chaves, *Hydatii Gallaeciae episcopi chronicon*, je ne sais plus.

46 Une référence à Alaric I^{er}, d'un point de vue historique, est bien évidemment à exclure, mais compte-tenu de la longue rédaction de LAV, il n'est pas exclu qu'une certaine métonymie ait été possible, la fin du poème ayant visiblement été reprise pratiquement mot pour mot par August (!) von Platen dans *La tombe du Busento*.

VIII.

Marc Antoine

Marc Antoine joue un rôle cardinal dans toute l'histoire, mais ce rôle est très bref, et si c'est à juste titre qu'il apparaît ici, ce n'est qu'ici qu'il apparaîtra.

Antoine est le grand ennemi d'Octave et, une fois que celui-ci est éliminé, on peut dire que plus rien ne se dresse sur le chemin d'Auguste qui ne soit en quelque façon tout à fait gérable. Mais Marc Antoine aurait pu tout faire basculer, ou mieux : que rien n'advienne de ce qui suivra. Il représente, avec Cléopâtre, un symbole remarquable de l'échec historique.

1. Il faut dire en premier lieu que Marc Antoine est de vingt années l'aîné d'Octave : cette différence d'âge ne compte pas pour rien, elle indique déjà que Marc Antoine a grandi dans la République : il devient consul à 40 ans avec César, puis poursuit ce mandat après la conjuration contre César, dont il reprend le flambeau à tendance autoritaire. Octave n'a pas goûté autre chose dans sa jeunesse que l'air de la guerre civile.
2. En substance, son souvenir est attaché à trois batailles décisives : Pharsales [auj. Larissa, Thessalie], Philippes [auj. Kavala, Macédoine orientale et Thrace], Actium [auj. Arta, Epire].
3. Surtout enfin, Marc Antoine, comme tout un chacun, obnubilé par Alexandre, parvient le premier à faire le lien entre Rome et l'Orient tout entier ! En un mot simple : il globalise l'empire.

Les guerres intestines pourrissent l'esprit de la République depuis les réformes de Gracchus, puis celles de Marius, puis la dictature de Scylla et le premier triumvirat (secret, non public). Le fruit étant mûr, ne reste qu'à trouver la main qui puisse le recueillir. César fit la courte-échelle, mais il fut assassiné (et peut-être avait-il une certaine réserve quant à la République ; Auguste n'en aura aucune, mais il aura l'astuce politique, ce qui semble faire cruellement défaut à tous les autres de ses opposants).

Jusqu'aux Ides de Mars, le destin d'Antoine est attaché à César, dans une longue série d'évènements oscillants entre attirance et répulsion, Antoine étant un excellent militaire mais moralement corrompu (il se fâchera aussi bien avec Pompée, Cicéron, Lépide, Dolabella, Cassius, etc.) Après l'assassinat de César, il se retrouve seul consul à Rome. Il est donc le maître du monde.

Lorsqu'il découvre qu'il n'est pas l'héritier de César (mais Auguste {⇒II}), il n'empêche qu'il a déjà mis la main sur les papiers et la richesse de César, et lorsque Octave rentrera de là où il était {⇒XIII}, Antoine lui refuse l'héritage de César ; Octave s'endette pour permettre les legs prévus par son grand-oncle, notamment aux vétérans, et commence à nourrir une haine profonde pour Antoine.

Antoine se retrouve entre deux chaises : Octave attise les sénateurs contre lui, alors qu'il y a des conjurés (les 'Républicains'). Soit il rompt sa clémence envers les meurtriers et se retrouve avec le spqr à dos, soit il les préserve mais donne l'impression de trahir la mémoire de César⁴⁷.

Après un jeu subtil d'Octave auprès des troupes aussi bien en Gaule que dans les Pouilles, et grâce à son intelligence tactique, qui lui permet d'obtenir les suffrages du spqr et de Cicéron, une espèce de nouvelle bataille civile éclate à la bataille de Modène, à la sortie de laquelle (je passe sur les évènements) se forme

47 Dio. XLV 11 : Octavien et Antoine se contrecarrent l'un l'autre en toutes choses, sans cependant avoir encore rompu ouvertement ; quoique réellement en état de guerre, ils sauvent du moins les apparences. Aussi, dans Rome, tout est-il plein de désordre et de confusion. Ils sont encore en paix, et déjà ils font la guerre ; on voit bien un fantôme de liberté, mais les actes sont ceux du despotisme. En apparence Antoine, en sa qualité de consul, a l'avantage, mais l'affection générale penchait vers Octavien tant à cause de son père que par espoir en ses promesses, d'autant plus que le peuple est fatigué de la grande puissance d'Antoine et favorise Octavien, qui est encore sans force.

un second triumvirat, Lépide – Antoine – Octave, entité politique constituante, prévue pour cinq années et se partageant le territoire en trois. S'ensuit une grande vague de prescriptions contre leurs nombreux et, par la force des choses, divers ennemis (deux mille chevaliers, un tiers des sénateurs sont inscrits sur les listes ; Cicéron est exécuté, et tant d'autres [Appien d'Alexandrie]). Deux fronts s'ouvrent alors, Sextus Pompée en Sicile (le fils de Pompée le Grand, qui s'est arrogé la Sardaigne et la Sicile, devenant pirate), les autres Républicains enfuis en Orient.

LDV

Les deux toros se font faces
L'un croit que l'autre veut sa femme
quand celui-ci-ci veut sa maison
et pense qu'il cherche son or

Aucun des deux ne lutte pour les bonnes raisons (*neque pro iure rationes*)

L'or, la femme, la maison
aucun toro ne peut les saisir de ses mains (*carpere manibus*) !

Antoine part pour la Grèce, rejoint bientôt par Octave, malade, ils s'emparent de la Macédoine, puis matent sans pitié Brutus et Cassius Longinus. La bataille de Philippies consacre Antoine comme militaire hors-pair et voit la république foulée au pied, définitivement. C'est la deuxième bataille biographique.

Or Octave demeure dans l'ombre militaire d'Antoine ; de retour à Rome, les trois hommes procèdent à la divinisation de César et érigent le temple du Divin César à l'emplacement de son bûcher sur le Forum, dont les flammes, en revanche, éclairent mieux Octave, puisqu'il devient *divi filius* (on crée un nouveau flaminat pour l'occasion, et Antoine est nommé à sa tête).

Après cette bataille, Antoine, qui s'est adjugé l'Orient – ainsi que la Gaule, Octave recevant l'Hispanie et Lépide l'Afrique – cherchera à y rétablir un semblant d'ordre. Réciproquement fascinés l'un par l'autre, Antoine adulé

comme un nouveau Dionysos dans certaines régions (comme à Ephèse), il s'y comporte comme un souverain hellénistique, et non comme un général romain. Il rencontre Cléopâtre VII pour affaire, et très vite ils ont une liaison qui donne naissance à des jumeaux, sobrement appelés Lune et Soleil.

De nouveaux contentieux italiens s'ouvrent avec la guerre civile de Pérouse, mais Antoine et Octave retrouvent un compromis, en la personne d'Octavie, sœur d'Octave qu'épouse Antoine, donnant naissance à une première fille Antonia l'Aînée. Tandis qu'Octave étend son influence en Gaule (aux dépens d'Antoine), et que Sextus Pompée cherche à déstabiliser la nouvelle carte de l'Empire (et qu'Agrippa contrôle Rome et Lépide toujours l'Afrique), Antoine doit repartir pour l'Orient où menacent les Parthes, qu'il écrase par eux fois.

Plus tard, Octave est en difficulté avec Sextus Piompée et il rencontre à nouveau Antoine à Tarente : le second triumvirat est prorogé. Il est décidé qu'ils échangeront armes et hommes pour leurs difficiles batailles, mais aussi que Marcus Anonius Minor, le fil aîné d'Antoine, épouserait Julia, la fille aînée d'Octave. Mais Octave n'envoie finalement personne à Antoine, qui se tourne alors vers Cléopâtre, qu'il finira par épouser ; ils auront un troisième enfant, Ptolémée. Antoine s'impose alors apparaît comme grand ordonnateur de l'Orient, reconnaît implicitement Césarion (le fils présumé de Cléopâtre et Jules) en nommant Cléopâtre reine des rois, et non seulement il poursuit l'œuvre orientale de César et Pompée, mais aussi celle d'Alexandre, en instaurant une espèce de dynastie romano-lagide par le biais des « donations d'Alexandrie ».

La relation s'envenime, Octave pourrit Antoine au sénat, et récuse la paternité de Césarion, Antoine se sépare d'Octavie, tandis que les Romains voient d'un mauvais œil l'immixtion d'une reine orientale dans les affaires du spqr. Octave dévoile sournoisement le testament d'Antoine que celui-ci avait remis aux Vestales, où il reconnaît la légitimité de Césarion, fait des legs aux enfants de Cléopâtre et demande à se faire inhumer à Alexandrie.

« La version officielle de la cause de la guerre d'Actium devient simple, cohérente : il s'agit d'une juste guerre, menée pour la défense de la liberté et de la paix contre un ennemi étranger. Un apatride cherche à saper les libertés du peuple romain et à livrer l'Italie et l'Occident à une reine orientale » (Roddaz).

C'est alors la troisième guerre décisive d'Antoine et la dernière guerre civile de la République qui s'ouvre : la bataille d'Actium, qui verra la fin du sulfureux couple. La conséquence est brutale : Césarion et Marcus Antonius Minor sont exécutés. Le nom de Marc est frappé de damnation mémorielle pour sa famille, son jour de naissance est déclaré néfaste. L'Égypte devient province romaine. En 32, Lépide était exilé, en 31, avec la bataille d'Actium, Antoine est vaincu, en 30 Antoine et Cléopâtre se suicident ; Octave devient le maître incontesté de l'empire naissant. Revenu à Rome, il ferme les portes du temple de Janus ; il est proclamé *Imperator* sans limitation de durée. Le livre peut commencer.

IX.

Effusion de Lares

Atia possède la maison et y règne en dictatrice.

La chambre d'Octave, elle y fourre toujours son nez, et ses mains. Elle envoie toujours quelque esclave nettoyer, ordonner, dissimuler, perdre. Quand ce n'est pas elle directement.

Octave ne veut pas d'elle. Cette chambre est son domaine. Ces altercations feront la renommée de la maison dans le voisinage. Les éclats de voix et les bruits de vaisselle brisée y sont célèbres, et pris en dérision. Une mère seule avec un adolescent qui ne semble pas pouvoir choisir sa destinée, voilà le triste tableau, le tableau tellement commun, que livrent les Thurinus dans le quartier.

On disait que les Pénates avaient déserté la maison, du fait du fracas perpétuel [LDV].

LDV

Les Lares s'enfuient à toutes jambes,
O Ninnius, de cette maison de fous !

Ils sont plus choqués de ce qu'ils entendent
de la mère au fils et du fils à la mère
que parce qu'ils y voient,
qui est pourtant l'impudeur même !

Des années plus tard Auguste se souviendra des sempiternelles remontrances et engueulades. Il écrivit un poème, dont se moqua beaucoup Quintus Salvidienus Rufus, ce qui faisait rougir et Octave et Marc, chacun remué pour une obscure raison jusqu'aux tréfonds⁴⁸.



Des années plus tard, on voit Caligula⁴⁹, sorti seul, déguisé, sans garde, dans les rues de la basse Rome, observer son peuple. S'il est venu espionner ce qu'il est dit de lui, il constate bien vite qu'il n'est pas du tout un sujet de conversation, triste impression soulignée par le fait que sa personne passe totalement inaperçue. Il écrit dans son journal (LDV 10.3) : « J'ai rêvé cette nuit que la ville était envahie de lares ; chacun reprenant son droit ancestral s'emparait de l'esprit d'une ombre d'une silhouette (*ombrae lemuris formaeque*) et, comme un troupeau de pécores avinées, les propulsait vers les falaises les plus raides [...] le gardien domestique libéra la maison [...] »

48 Ce poème est dans Pseudo-Appien III 11-19 :
Enfant, je capturai un lare
je le mis nu, le liai fermement à quelque tripalium,
et commençai à le torturer

La voix des lares est plus sonore
que mille buccins énervés
que mille trompes enragées
et les fresques de mon misérable cagibi
se fissurèrent
Je n'avais pas le choix
le faire taire

*A puero ut caperent me larum
Ego nudum tripalium
firmiter haerent aliquo,
torqueri coepit*

*Sonoris vocis Laribus
vocem bucinae iratus milia
mille rabidi tubulis
frescoesque mei miseri cellulae
conterant*

*Nihil optio :
tacendus illud*
49 Brass 1979.

Pline dans son *Histoire naturelle* parle de ces mollusques, « vers testacés géants » de certaines îles des mers du sud, dont les cornes présentent un drôle de panaris arc-en-ciel (*ridiculam paronychia caelum irideum*) ; selon les gens de ces îles, rapporte Pline, ces vers sont infectés de vers plus petits qui prennent le contrôle de la bête et les mène, par en-dedans (*ab into*), comme un cheval par la rêne et l'éperon, où bon leur semble. Il dit qu'un phénomène semblable a été rapporté des forêts de l'au-delà du monde, avec des fourmis commandées par des spores (*formicae farris motu sporis*).

« C'est ce qu'est la ville aujourd'hui, finit l'empereur, le vin est monté trop de têtes (*ascenderunt multi principes uinum*). Les prostituées sont prises par des géants velus, des monstres androgynes pourchassent des matrones et, dans un bouge, un homme arrache les dents de bêtes inconnues pour les fourrer dans des farces aux odeurs fétides (*in agente adnexarum inculcare lascivia putores*)... »

X.

Brindes longue nuit

Déjà ou encore seul, Auguste est allongé et songe.

Octave est avec Jules, en Espagne. Les commentaires vont bon train. Octave est vu d'un mauvais œil par les soldats, et parmi eux par les grognards, les vétérans, ceux de la Gaule chevelue (il en reste, qui n'ont pas occupé leur lopin de terre). On dit que le neveu passe dans la tente du grand-oncle. On dit que le grand-oncle passe dans la tente du neveu [LDV].

Auguste n'aime pas cela.

Octave est avec Marc, en Macédoine. Les commentaires vont bon train, etc. Agrippa est tellement meilleur que lui ! Comment pourrait-il lui survivre ! [LDV]

Auguste n'aime pas cela.

Octave est avec Antoine, ils se trouvent à Tarente, pour maquiller une espèce de paix dans un mouchoir de poche, évacuer Lépide et feindre la non agression. Antoine a commandé un étouffé de poulpes à l'encre de seiche⁵⁰. Trois ans plus tôt, ils s'étaient retrouvés à Brindes, il s'étaient déjà repartagé l'empire à venir, flanqué Lépide au sud, et validé la perte de la Gaule par Antoine (ce n'est pas rien, un pont entre l'Italie et l'Hispanie) ; cela s'était soldé par la fête du peuple⁵¹ et le mariage d'Antoine à Octavie. Octavie n'a pas aimé cela.

50 Pseudo-Rufus XXXIX 39-41.

51 *id.* XXXVIII 123, mais aussi Nicolas de Damas.

LDV

En Espagne le petit-neveu s'est foulé la cheville
et le grand-oncle l'a pris sur son cheval
En Grèce, le petit-cousin s'est chié dessus
et le petit-ami lui a lavé le cul
En Egypte, le petit-ami a chopé une angine
et le petit-ami l'a soigné avec son encre sympathique

Elle ne tache pas elle ne tache pas
l'encre des mollusques !
gare qu'elle n'engrosse
une servante :
entraîne un esclave aux bas-fonds !

+

Auguste rêve : il est à nouveau à Brindes, cette fois avec Virgile, mourant. On

est en 19AEC, quinze ans plus tard la fin d'Antoine. Ils dissertent. Auguste voudrait que l'*Énéide* parût. Virgile est réticent, le poème est inachevé. Il veut le détruire.

(Virgile n'aime pas Auguste).

C'est dans Broch. Auguste et Virgile, durant toute une nuit discute. L'empereur est venu directement de Rome à Brindes au chevet du poète, mourant⁵². Auguste

52 Broch 1945 : (Auguste) C'est le premier instant de liberté qui m'est accordé depuis l'arrivée au port, et je suis heureux de pouvoir te le consacrer. Brindisium m'a toujours porté bonheur ainsi qu'aux miens.

(Virgile) C'est à Brindisium que, jeune homme de dix-neuf ans, tu pris possession de l'héritage de ton divin père; c'est à Brindisium que tu conclus avec tes adversaires le traité qui t'ouvrit le chemin de ton règne béni; cinq années seulement séparent ces deux événements, il me souvient.

(Auguste) Ce furent les cinq années qui séparent ton *Culex* de tes *Buccoliques*; mais tu as dédié celles-là à Asinius Pollo, qui a donc été bien plus favorisé que moi, — si méritée que fut cette faveur — tout comme Mécène a mérité la dédicace des *Géorgiques* car sans eux il y a peu de chances que le traité de Brindisium eut été conclu aussi favorablement.

Que signifiait le léger sourire dont César accompagnait ses paroles ? Pourquoi parlait-il des dédicaces ? Les paroles de César n'étaient jamais sans signification et sans intention; il valait donc mieux détourner sa pensée des poèmes :

(Virgile) De Brindisium tu es parti en campagne contre Antoine, en Grèce; si nous étions revenus seulement deux semaines plus tôt tu aurais pu célébrer ici l'anniversaire de la victoire d'Actium, à son point de départ.

(Auguste) Nous célébrons par des jeux troyens le rivage d'Actium. C'est à peu près ainsi que tu as exprimé cette idée dans l'*Enéide*. Est-ce exact ?

(Virgile) Absolument ta mémoire est admirable.

(Auguste) Il y a peu de choses qui puissent être aussi chères à ma mémoire. N'était-ce après mon retour d'Égypte que tu m'as présenté la première ébauche de l'épopée ?

(Virgile) Tu l'as dit.

(Auguste) Et au milieu du poème, en vérité au centre et au sommet, au milieu du bouclier divin dont tu fais présent à Enée, tu as placé l'image de la bataille d'Actium.

(Virgile) Oui c'est bien ce que j'ai fait. Car la journée d'Actium était le triomphe de l'esprit romain et de sa morale sur les forces ténébreuses de l'Orient, la victoire sur le sombre secret qui avait presque failli s'emparer de Rome. C'était ta victoire Auguste.

(Auguste) Connais-tu le passage par cœur ?

(Virgile) Comment le devrais-je ? Ma mémoire n'est pas à la hauteur de la tienne.

Hélas aucune illusion n'était possible ; les regards d'Auguste étaient dirigés vers le coffre au manuscrit, il les tenait fixés sur le coffre ; oh il n'y avait pas à se faire d'illusions, il était venu lui enlever le poème. Et Auguste en souriant se repaissait de son effroi.

(Auguste) Comment, tu connais si peu ton propre ouvrage ?

(Virgile) Je ne connais pas le passage.

(Auguste) Alors, il me faut une seconde fois rassembler ma mémoire, j'espère que j'y parviendrais.

(Virgile) J'en suis persuadé.

(Auguste) Eh bien, nous allons voir : Mais au milieu du bouclier se tient César Auguste, dirigeant la bataille navale des peuples italiques, qui...

(Virgile) Pardonne, ô César, ce n'est pas cela; le vers commence par : les flottes armées d'airain .

(Auguste) Les navires d'airain d'Agrippa ? César était visiblement irrité. Toujours est-il que la cuirasse était une bonne invention, elle était même dans une certaine mesure un coup de maître d'Agrippa et il a décidé de la bataille... Ainsi ma mémoire a été défaillante; maintenant je me rappelle.

(Virgile) Puisque tu formais le centre de la bataille et du bouclier, ta personne est également placée au milieu du vers, il importait qu'il en fût ainsi.

(Auguste) Lis-moi les vers.

cherche à séduire Virgile, et finit par lui demander de lire quelques vers choisis, ce que redoute évidemment Auguste et, dans Auguste, sa cruauté.

Mais cruauté possible, car jusqu'à présent, Auguste n'est que miel et hommage, et la discussion est tout tournée à l'honneur de la littérature. C'est qu'il n'y va pas que de l'histoire, je veux dire par là, l'histoire et le récit de l'histoire. Auguste a visé juste : il sait qu'il traite d'égal à égal, c'est-à-dire, par-devers leurs personnes, et malgré peut-être le fait que ce soit *grâce* à leurs personnes, ils ne sont plus simplement des hommes Octave d'un côté, Publius de l'autre, mais deux êtres supérieurs, dignes de mémoire, dans l'ordre de l'histoire : le plus grand sénateur et le plus grand poète face à face.

Et c'est précisément là qu'Auguste est le plus fort : de sa bouche il plie le rhéteur, car le poète, au contraire du politique, dispose d'un talon d'Achille infiniment plus dangereux que la soif de pouvoir : la gloire.

Virgile s'exécute donc, demande à Auguste de s'asseoir près de lui « puisque [s]es médecins [lui] ont défendu de [s]e relever. »

Ainsi fut-ce, dans un premier temps. Auguste parvient à sauver l'Enéïde. Mais la littérature se mange aussi froid, dans ses effets : de la sorte, en effet, Virgile a légué à l'histoire non seulement son nom, mais aussi un irréfutable doute. Et si la littérature était une puissance plus puissante que la politique⁵³ ?

Pourquoi cela ? Le poète semble nous dire : « parce qu'elle porte en elle les ferments même de la disparition ».

53 Dixit Blanchot 1955 : Le poète latin fut aussi le poète d'une civilisation à son terme. Si l'État d'Auguste élève la souveraineté de Rome et les valeurs que représente cette souveraineté à leur plus haute expression, il y a, dans l'écrivain romain qui pourtant soutient de son poème le grand empire et le fonde en antiquité et en beauté, on ne sait quelle harmonieuse faiblesse, quelle nostalgie d'un autre âge qui, sans troubler sa limpidité, l'ouvre à des doutes prophétiques. D'un côté, l'empire universel qui commence, et la paix, la grande paix d'Auguste. De l'autre, le plus grand poète de Rome et, comme Rome, toujours lié à la terre, et lié à Rome, à son principe et à son chef par la célébration de ses chants Rien la qui ne signifie la solidité des choses humaines et l'assurance d'un art voué à l'éternel. Pourtant, et non seulement dans l'Églogue célébrée, mais dans la lumière qui traverse beaucoup de ses vers, se laisse pressentir l'approche mystérieuse de la fin.

XI.

Prolégomènes à la conjuration

C'est dans ce pseudo-Tertullien⁵⁴ qu'est exposée non seulement l'idée d'une incarnation trinitaire de Jésus comme enveloppe de lui-même mais aussi du père et du saint esprit, l'idée est hardie.

Or pseudo-Tertullien, vrai Tertullien, mais aussi Eusèbe de Césarée, Justin de Naplouze, Épiphane de Salamine, les *Actes de Pierre et Paul*, les *Actes de Pilate*, Tacite, Philon d'Alexandrie, les *Evangelies*, Flavius Josèphe, la *Mors Pilati* (VII^e siècle), Dante Alighieri, Étienne de Bourbon, Mikhaïl Boulgakov, Anatole France, Roger Caillois, tous ces éminents auteurs nous éclairent sur la scène cachée, la lettre volée de toute cette histoire — pour ce qui nous concerne ici : le fait que le personnage trinitaire en question soit né sous le règne d'Auguste, dans l'Empire de ce dernier, et mort sous le règne de Tibère, et qu'un Romain soit directement au contact de ce rebelle : le dénommé Ponce Pilate — dont le *praenomen* manque, nous l'appellerons dorénavant *Lucius*⁵⁵.

Lucius Pontius Pilatus est considéré comme un martyr par l'Église copte, comme un saint par l'Église éthiopienne. Comment César (en la personne de Tibère, mais aussi de ses descendants) a-t-il pu laisser faire ça ? La question qui

54 Ps-Tert. XXI : Le miracle de la Trinité est cela qui fait d'un homme... disons... "réel", mettons le dénommé Jésus de Nazareth, dans le même temps non seulement un *personnage* homonyme, Jésus-Christ, héros d'une saga antique d'inspiration proche-orientale (mais avec une audience très atlantique et au-delà), mais de surcroît un objet de culte pour une foule toujours grandissante de fidèles (Dieu, parfois surnommé Dji-Zeus). Tel est le miracle de la Trinité.

55 Schiavone 2016.

peut-être est la plus présente de toute l'historiographie romaine, sinon de l'histoire de l'Occident. Pilatus est celui par qui le crime ou le christ arriva.

1. Nous savons peu de choses sur lui, ni sur le lieu et la date de sa naissance, ni sur le lieu et la date de sa mort. Mais s'il est préfet de Judée autour des années 30, il est probable qu'il est né vers les années 10AEC. Il n'a probablement pas connu directement Auguste, mais comme le note les auteurs de Jean 19,12, il est « ami de César », ce que l'on peut interpréter (et qui nous en empêche ?) qu'il est un familier du palais.
2. Renvoyé à Rome après dix de service en Judée, pour des raisons obscures, il n'est pas dit qu'il ne vienne faire un rapport de la situation locale. Sur ce point Flavius Josèphe, Philon d'Alexandrie, juifs, et Eusèbe de Césarée, chrétien, ne peuvent être d'une impartiale objectivité. La mer étant impraticable, il doit passer par les terres, le voyage est long.
3. Tibère disparaît sur ces entrefaites et le nouveau César, Caligula, libère le frère d'Hérodiade, et le fait roi des mêmes territoires que Philippe.
4. L'idée d'un procès intenté par Tibère à Pilate est plus que farfelue.
5. Que faisait Pilate à Lyon et Vienne, peu après⁵⁶ ?



La vérité, plus probablement, se trouve dans un texte apocryphe, attribué à Domitius Marcus (mais très certainement postérieur), un contemporain de Tibulle et ami de celui-ci (une légende veut que Virgile lui-même ait envoyé à des destinataires inconnus, probablement inconnus de lui-même, en tant qu'ils écriront dans un futur imprécis, des poèmes 'révolutionnaires' ; une branche de la cabale vaticane étudie précisément ces indécises, aléatoires et hasardeuses correspondances ; elles devaient/doivent se transmettre de facteur à facteur, ou

⁵⁶ Eusèbe *Historia Ecclesiae* II 7.

plus justement, comme le suggère un manuscrit de Smyrne datant du VII^e siècle EC, de fauteur à fauteur, *υποστηρικτής*, jusqu'à trouver le « réceptacle idoine », *προσαρμοσμένο δοχείο*. Cette secte de lettrés est semble-t-il très active au sein de la chancellerie vaticane. ; une variante de la légende dit que des « manuscrits » de la main même Virgile lui-même soient tombés finalement entre celles de Dante Alighieri). Celui évoque le tragique destin de Tibulle, suivant Virgile en enfer de quelques jours, ce qui frappa beaucoup les contemporains, et jusqu'à aujourd'hui⁵⁷.

Ce qu'on sait, à peu près, c'est que Virgile, Properce, Tibulle, Horace et Ovide, avaient recours à la *cacozelia latens*, littérature secrète (littéralement, « pâle imitation », mais tout le débat est de savoir s'il s'agit de mauvais goût ou de mauvais esprit), littérature subversive dissimulée sous des mots communs...

On rapproche parfois les morts prématurées des quatre premiers et l'exil du cinquième à leur opposition secrète (leur résistance) à Auguste.

L'affaire est plus compliquée que cela ; Auguste, en effet, rêvait d'avoir sa troupe d'écrivains de cour qui chantent à sa gloire. Le « cercle de Mécène » lui permit d'effleurer ce qui se fait de mieux alors en matière de littérature et, en l'occurrence, de poésie. On peut s'étonner d'ailleurs que leurs écrits nous soient parvenus, quasiment dans leur intégralité, alors que ceux-ci, visiblement, s'entendent pour dénoncer, y compris de manière cryptée, le pouvoir du prince. N'est-ce pas Auguste lui-même qui s'opposa à ce que les exécuteurs testamentaires de Virgile, Lucius Varius Rufus et Plotius Tucca, brûlent à sa mort son dernier poème inachevé, l'*Enéide*, comme il le souhaitait {⇒X, XXXVII} ?

Ainsi Virgile, Horace, Tibulle, Properce et Ovide (jusqu'en 8EC, date à laquelle il est relégué à Tommes) se voyaient à Rome, secrètement, pour conjurer. En réalité leurs réunions avaient été coordonnées (comme le soupçonnait Agrippa) par Mécène⁵⁸. Mais là où se fourvoyait Agrippa, c'était que Mécène ne souhaitait

57 *Te quoque Vergilio comitem non aequa, Tibulle / Mors iuuenem campos misit ad Elysios / Ne foret aut elegis molles qui fleret amores / Aut caneret forti regia bella pede.*

58 *Vita Vergelii* 185-8 : *M. Vipsanius a Maecenate eum [sc. Vergilium] suppositum appellabat nouae cacozeliae repertorem [ou repertore], non tumidae nec exilis, sed ex communibus uerbis atque ideo latentis.*

pas que les poètes complotassent contre leur maître ; il n'est pas dit qu'ils ne l'aient pas fait, et tout semble attester qu'ils ont bel et bien cherché à discréditer Auguste par leur poésie à l'apparence champêtre et inoffensive. En revanche, le but secret de Mécène était autre. En 23AEC, Auguste faillit mourir, disparaître de la face de la terre. L'hépatite virale est une maladie mortelle à cette époque. Il lègue tous ses pouvoirs à Agrippa. D'accord avec lui, Mécène, qui fait office de... mécène, mais aussi et surtout de *spin doctor*, pour ces deux jeunes gens (plus très jeunes) dédiés à l'action (surtout si elle est faite de placards, de lettres de recommandations, d'arrêts de morts et de sesterces).



D'autres réunions (pas tellement secrètes d'ailleurs) ont lieu, entre Auguste, Agrippa et Mécène. Il s'agit de trouver un moyen de maintenir les intérêts de chacun au-delà des corps mortels, en somme de faire perdurer l'empire, ou mieux, l'idée de l'empire, au-delà de leur fatale disparition à tous les trois. Élevé par Julia dans la stricte obédience stoïcienne (et assez lointain, en vérité, des élucubrations de Platon ou d'Aristote), Auguste, qu'une once de mysticisme d'inspiration égyptienne a toujours fasciné, et qui a déjà toutes les cartes en main, cherche un moyen d'assurer sa descendance, au-delà même des préoccupations dynastiques, qui elles, grosso modo, sont toutes réglées – et probablement à sa défaveur. Agrippa sera l'héritier, ou ses fils, si les fils d'Auguste eux-mêmes, comme cela est probable, venaient à manquer (Mécène se soucie comme d'une guigne de la postérité charnelle ; pour lui seules comptent les idées). C'est pourquoi il lui a donné sa sœur en 21AEC.

Mécène a une idée : il s'agirait de trouver un moyen que l'empire perdure au-delà, pour ne pas dire en dépit des empereurs eux-mêmes. Il sait bien que, le pli étant pris, il n'y a plus de retour possible à la république des anciens. Il sait bien aussi que la politique trouvera toujours un moyen de désigner un empereur

aussi débile ou faible ou barbare qu'il soit (c'est à l'occasion de l'une de ces réunions qu'il déclarera qu'on pourrait même voir Claude sur le trône, ou même, pourquoi pas, un Africain ! Ou un Gaulois ! Morts de rire !) : là n'est pas la question. La question c'est de tenir pour des siècles et des siècles.

Comme il est rien moins que fourbe, il pense très vite que la solution doit se trouver hors de l'Empire. Il a bien sûr songé à l'Égypte (il ne l'oubliera pas tout à fait d'ailleurs, peut-être sous la pression d'Auguste, trop heureux de prendre une nouvelle revanche post-mortem sur Antoine) : il s'agit de nourrir l'empire d'Occident du sang de l'Orient. Mais Alexandre est déjà passé par là : si les bases qu'il a jetées sont solides, il faut trouver de nouvelles idées, il pense comme ça Mécène, au *story-telling* en toute chose. « Piochons dans ces nouvelles religions et faisons en sorte de nous rapprocher d'elle, aussi longtemps que cela puisse prendre, et faisons passer les nouveaux dieux, ou le nouveau dieu, le dieu unique, pour le sauveur du monde dans son entier. »

Les deux autres sont un peu soufflés [LDV] par l'audace de Mécène. Hors de l'empire, un dieu unique ?

« Si l'un de tes descendants, divin Auguste, embrassait cette nouvelle foi, nous pourrions régner sur les Chinois comme sur les Barbares. Cela prendra des siècles, à n'en pas douter, mais notre ambition n'est-elle pas de durer un jour de plus, une seconde seulement, que l'éternité ! »

LDV

Devant tant de mépris,
d'obséquiosité,
le chœur des bouches, de toutes les bouches
bée.

XII.

Rêve I (de Théodose I^{er})

Et comme il songe, il rêve.

Le roi est dans son lit, le sommeil est le moment de l'oblitération des surfaces, de la domestication de soi. La maison n'est pas ouverte aux étrangers, et si elle dispose de portes, comme les oreilles ou les yeux, la bouche ou le trou du cul, vient un moment, un moment de grande difficulté, où il convient de s'assembler et se recroqueviller en soi.

De baisser les voiles, déposer les volets.

Face à soi seul. Et face à ses monstres.

C'est un peu comme une chambre, mystérieuse, électronique, où la mémoire, cryogénisée, épouse des formes dociles, ductiles, et inédites. Les portes coulissantes de papier et de pin glissent dans leurs rainures et viennent hermétiquement embrasser l'espace. C'est une espèce de cylindre ou plutôt de coupole, de papier, de pin, et bientôt aussi, de feutre et de soie, que les glissières déposent doucement, avec ce bruit de vapeur qu'ont les tissus, depuis l'auvent de la cantonnière. Un petit trône sans vue, sans cachet, mimant l'albâtre mais en réalité façonné lui aussi des bois les plus doux, marqueterie café et chocolat d'olivier de Brindes et ébène d'Africa, un labyrinthe crétois ; il fait face à un mur vide. Le masque s'élève, agrippé par deux bras mécaniques de buis, et le visage alors, jusqu'ici dissimulé à la face du monde, le visage meurtri et balaféré, blême, difformé, apparaît. Contracté, boursoufflé, couvert d'épines ou de pustules, il

souffre autant du jour qui le brûle que du masque qui l'en protège, il n'y a pas d'alternative, sauf peut-être le sommeil.

Certains monarques d'Asie croulèrent sous le poids de leur couronne, de leur diadème.

Les officiers, les serviteurs, les servantes, les corps se sont éclipsés. Adieu l'étendue, vienne l'âme.



Le sommeil n'est pas long à venir, si sommeil est le mot qui convient pour une méditation qui ressortit plus de la chirurgie que de l'abandon.

Et avec lui les fantômes. Le père des rois en premier, à l'œil satisfait mais la moue réprobatrice, que veut-il. Le roi qui dort reconnaît en lui son propre père Théodose l'Ancien, mais qu'il sait être en réalité Romulus lui-même⁵⁹.

Un cheval richement harnaché, que le roi sait être Jules César, apparaît alors, fougueux et décidé, lui-même également satisfait, bien que son heaume empêche de bien discerner son visage, qui le pointe d'un glaive qui s'avère, alors que l'instant dure une éternité (devenir) un *rudium*⁶⁰.



Le corps est, par la conformation du siège, entre la position assise et la position couchée ; il est un irrésistible nid de baguettes de bois, rembourrées de plumes ou de poils d'hermines et autruches blanches, lavées et purifiées, cardées, tissées pour former une assise aussi solide que soyeuse, un molleton épais. Un système de petites poulies et de petits leviers, insérés dans la structure de roseaux,

⁵⁹ Diod.

⁶⁰ Luc.

permet d'orienter les axes et les angles, d'incliner le col ou le pied, l'ensemble ou ses parties, et les accoudoirs, recouverts aussi de pourpre. Des encens indiens peuvent être produits sur commande digitale, mais aussi des musiques jouées en direct par des esclaves thraces, et l'amour du confort s'est marié au génie technique afin de pouvoir réguler la température globale avec trois systèmes d'aération, activés par équilibre des pressions (une première dans l'histoire du piston), depuis les trois chambres des thermes publics, relayés dans le parcours urbain par d'autres petits thermes fermés, aveugles, enfouis.



Entre alors en scène un autre fils de roi, qui ressemble au boucher de Salerne Lucilius, mais que le roi sait être Hadrien, qui approuve, toujours en silence, en montrant un tas de caillou à ses pieds, que par un prodige apparemment il organise en marchant. Il pose un genou à terre, et recueille dans le creux de sa main un peu de sable superficiel. Soudain il le fiche aux yeux de quatre de ses suivants qui portent leurs mains au visage, s'affaissent et disparaissent en poussière (Hist.Aug).

Entre alors un autre fils de roi, qui ressemble à Tante Jugurtha mais que le roi sait être Dioclétien, il apparaît derrière le mur, mais demeure caché derrière un voile ; il impose au roi la gémulation et le baiser et sans toujours prononcer une parole, résonne en la qualité même de l'air le mot *DOMINE ! DOMINE ! DOMINE*⁶¹ !



Par un système assez inédit de vérins, le corps dans le siège est en mesure de se mouvoir, du moins de se retourner sans effort, des languettes accompagnent le

61 Ammien Marcellin.

mouvement, tandis que des poids reliés à des balances permettent de maintenir l'équilibre. Lorsqu'il s'agite, comme parfois cela arrive, et comme cela arrive maintenant, c'est dans le cocon de la sustentation, sans risque de chute, de choc, ou de contusion.



Entre alors un autre fils de roi, qui ressemble fichtrement à l'iconographie du fils de Dieu, le Juif répudié Jésus-Christ, mais que le roi sait être Constantin Ier, et celui-ci lui tend la main et le roi ne parvient pas à la saisir, alors qu'il est évident dans le songe qu'il faut l'attraper sous peine de mort, alors le roi prend un bâton qui était là, et le roi s'en saisit, et les deux rois sont maintenant liés par le bâton, mais comme le danger s'efface (les songes...) et que Constantin disparaît, le bâton crochu, en forme oui de croix, se transforme en serpent et le roi doit le lâcher. Le regard de Constantin devient noir et Théodose sait qu'il doit implorer son pardon. Comme le visage du premier devient immense, et la couronne et son diadème se muent respectivement en némès surmonté de l'uraeus, mais alors que le roi fait le rapprochement dans l'ordre d'une logique méconnue, entre le bâton serpent et le cobra sur la coiffe, la tête du pharaon est toujours plus grande et par un effet de lumière et de dimensions, il apparaît finalement qu'elle n'est que surface, un habile mécanisme de mat, de drisses et de voilures, que le vent subit, jailli d'une montagne comme d'un volcan, finalement emporte, loin, loin dans le ciel, pour ne devenir qu'un point, infinitésimal dans le vide infini de l'univers.